

JUILLET 1911

FIGARO ILLUSTRÉ

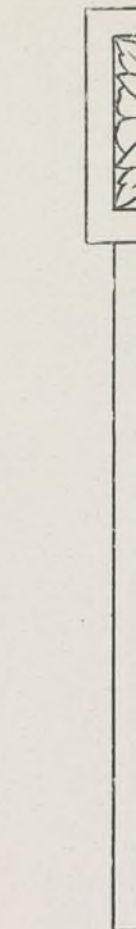
# STOCKHOLM.

PAR PASCAL FORTHUNY



PLACE DU MARCHÉ AUX GRAINS,  
par le Comte Louis SPARRE  
Ayuntamiento de Madrid





En c  
béotism  
sit asse  
artistiq  
de l'Op  
triomph  
lac, un  
ration  
revue a  
peintres  
constitu  
dernier  
et qui s  
nous p  
1913 de  
expositi  
Précieu

Avec  
mie alte  
mélanc  
ses églis  
et moun  
fières c  
son atm  
ment tr  
et tantô  
a des ho  
fécondé  
siciens  
*Veillée*  
et on a  
rétrospe  
compre

Qui c  
Marilha  
éloges l  
critique  
tout pre  
tableau  
Chaud  
contemp  
aquarel  
tistes m  
puisait  
lois de l  
au rom  
France  
*mentale*  
lui la ré





## Les Chroniques du Mois

### Les Arts

#### PEINTRES D'Auvergne

En dépit de sa réputation séculaire de béotisme, l'Auvergne, pour le moment, réussit assez bien dans toutes les manifestations artistiques. Laparra, du Cantal, tient la scène de l'Opéra-Comique; Chabrier, d'Ambert, triomphe à l'Opéra; Vermeulen, d'Aurillac, un très grand poète, s'impose à l'admiration des lettrés. Enfin, à l'appel de la revue artistique *La Veillée d'Auvergne*, les peintres et sculpteurs du Massif Central ont constitué une exposition qui a eu lieu le mois dernier à la Galerie des Artistes modernes et qui se renouvellera chaque année : 1912 nous promet des portraits d'Auvergnats; 1913 des paysages d'Auvergne; 1914 une exposition d'art décoratif et d'art populaire... Précieuse aubaine pour les régionalistes!

Avec le charme contrasté de sa physiognomie alternativement gracieuse, dramatique, mélancolique: avec ses burgs invalides et ses églises romanes, ses villes majestueuses et mourantes comme Riom, archaïques et fières comme Saint-Flour et Salers; avec son atmosphère, surtout, si merveilleusement transparente, et son ciel tantôt perlé et tantôt éclatant, l'Auvergne, depuis qu'il y a des hommes et qui pratiquent les arts, a fécondé puissamment l'âme des poètes, musiciens et peintres. A l'invitation de la *Veillée* répondirent plus de cent adhésions et on adjoignit à leur groupe une section rétrospective. L'exposition de la *Veillée* comprenait plus de deux cents envois.

Qui connaît de nos jours l'orientaliste Marilhat? Certes on a lu à son sujet les éloges lyriques de Théophile Gautier et les critiques mesurées de Fromentin; mais, à tout prendre, le Louvre possède de lui deux tableaux et Chantilly trois. Grâce à M. de Chaudesaigues de Tarrieux, nous en avons contemplé plus de trente, sans compter les aquarelles et dessins, à la Galerie des Artistes modernes. L'auteur, qui vers 1830 puisait dans *L'Art poétique* de Boileau les lois de la composition picturale, fut converti au romantisme par l'Orient; de retour en France et parce que la peinture est *cosa mentale*, il sentit progressivement naître en lui la révélation de la lumière, la splendeur

d'Egypte l'ayant laissé plus ébloui que pénétré; à la veille de sa mort il inaugurait une transformation vraisemblablement féconde. Cette évolution apparaît clairement, depuis la *Place de l'Esbechieh* de 1833, jusqu'aux *Croquis d'Arabes sur une terrasse* de 1844; et on la contrôle aisément dans les petites toiles consacrées aux paysages d'Auvergne, où l'éclairage plus souple et familier découpe les frondaisons en masses puissantes dignes de Rousseau et jalonne de taches éclatantes les chemins sous bois, modèles de Diaz. Cette exposition de Marilhat, c'est pour ainsi dire, rapportée à un homme et à un genre, l'histoire entière du paysage pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

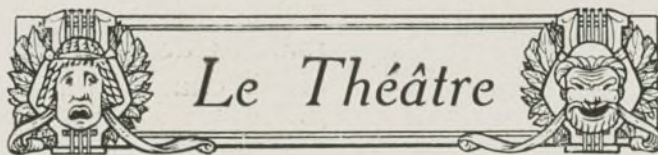
Un oublié: Vincelet; ses fleurs, d'une fraîcheur, d'une variété de facture et d'une franchise de matière inconnues en leur temps, semblent un prélude de Fantin-Latour. Comment un pareil artiste n'a-t-il pas sa place aux musées nationaux? Un ignoré: Diomède, célèbre à Londres; ciseleur de la droite lignée de Cellini. Telles sont les notoriétés rétrospectives. Les artistes modernes témoignent d'une surprenante souplesse de tempérament: ils se répartissent dans toutes les écoles actuellement en faveur, depuis M. Franc-Lamy, mi-partie florentin et vénitien, toujours académique, jusqu'à l'impressionniste M. Guillaumin, en passant par M. Laparra, émigré au pays basque; M. Loup, peintre des Parisiennes au teint de perle et d'ambre; M. Noirot, qui atténue l'ardeur de Ravier et conserve sa pâte; M. Dupérelle, coloriste savant sans affectation ni parti-pris; MM. Busset et Grange, portraitistes experts de la nature auvergnate; M. de Nolhac, qui exprime par le pinceau l'aspect artistique de l'histoire. L'Auvergne a accordé la naturalisation à M. de Terlikowski, Polonais amoureux des montagnes du Mont-Dore. Au jugement de cet artiste, les lacs volcaniques, les verdure ensoleillées, les neiges et les basaltes, ne sont que prétextes à vibration sentimentale: ses tableaux sont des concerts où l'accord des tonalités importe beaucoup plus que leur qualité individuelle.

La sculpture, représentée par Denys Puech, Camus, Paulin, Champeil, comporte un certain air de famille: une distinction

hautaine et austère, une rudesse assouplie, un je ne sais quoi révélateur de vie intérieure qui fait songer à l'artiste autant qu'au modèle.

*La Veillée d'Auvergne* nous a présenté une belle exposition. Mais elle nous promet mieux encore, si l'on songe qu'elle prépare une véritable iconographie générale du Massif Central: les aspects du sol avec Corot, Millet, Rousseau, Huet, Harpignies, Desbrosses, Lebourg; les types essentiels de la race, les jansénistes du XVII<sup>e</sup> siècle, le cortège de Pascal et des Arnauld; l'art décoratif et populaire: M. Lescure et M. Anglard orneront les vitrines! Ce programme ne manque pas d'ambition; mais après le succès de 1911 l'espoir est légitime et on peut ouvrir un crédit d'éloges à la *Veillée* et à son délégué artistique, M. de Chaudesaigues de Tarrieux.

GABRIEL MARRI



### Le Théâtre

Nous devons au *Martyre de Saint Sébastien*, que monta au Châtelet, M. Gabriel Astruc une des plus intenses impressions d'art que nous aurons éprouvées au théâtre.

L'œuvre de M. G. d'Annunzio renferme tant dans le sentiment que dans la forme une incomparable richesse lyrique, et si l'on considère que l'écrivain manie avec autant d'aisance et de virtuosité un dialecte nouveau pour lui, on ne peut s'empêcher d'admirer en cette réalisation, un tour de force sans précédent.

L'ouvrage fut monté avec un luxe prodigieux de décors et de costumes; les couleurs y avaient été combinées de telle sorte que les artistes en évoluant, formaient une succession d'harmonieux tableaux dont la pure beauté constituait un émerveillement pour les yeux. Les connaisseurs ont porté aux nues la musique de M. Claude Debussy; enfin, avec Mlle Vera Sergine, une de nos plus grandes artistes, M. Desjardins, si sobrement impressionnant et Mme Ida Rubinstein dont la plastique et les attitudes évoquent de façon saisissante des vitraux de cathédrale, l'interprétation fut digne de l'œuvre et du cadre.

Après ce spectacle de haut goût, M. Gabriel Astruc eut l'heureuse idée de redonner au public parisien une saison de ballets russes, semblable à celle qu'il avait tant applaudi il y a trois ans. De nouveau, nous fûmes conquis par le talent sans égal de Nijinsky, Karsavina etc., et la beauté qui ressortait de l'ensemble des divers éléments d'arts réunis en ces manifestations.

*Cher Maître*, de M. F. Vandérem, représenté à la Comédie Française, c'est une comédie cinglante et satirique mais dont l'amertume est voilée par le tour enjoué du développement et la légèreté du dialogue; nous songeons à du Henry Becque, revu par M. A. Capus.

M. de Féraudy interprète le rôle principal avec une perfection qui ne se dément pas même dans les instants dramatiques; dans la dernière scène il montra une vérité dans l'expression de la douleur, une intensité d'émotion, une éloquence muette qui secouèrent toute la salle.

Spectacle un peu sévère, mais toujours d'un rare intérêt plastique au Théâtre des Arts: *Le Sicilien* — dont le décor est un chef-d'œuvre; — *Le Chagrin dans le Palais de Han*, drame chinois curieusement présenté, et un ballet de Rameau.

M<sup>lle</sup> Cécile Guyon n'a plus à prouver ses qualités de sensibilité discrète et prenante, de grâce tendre et jeune, elle les affirme une fois de plus avec éclat.

*La Bonne intention* vient d'être triomphalement reprise avec son incomparable interprète Jeanne Granier, au théâtre Michel; l'Athénée a représenté une étourdissante fantaisie de M. Tristan Bernard: *l'Incident du 7 avril*; enfin signalons l'apparition en librairie des *Moutons Noirs* une œuvre dramatique forte et curieuse de B. Reynold, l'auteur bien connu, déjà joué au théâtre Antoine, à l'Athénée et à l'Odéon.

Si nous récapitulons la saison théâtrale qui vient de finir, nous devons constater qu'elle fut singulièrement fertile en œuvres intéressantes, ainsi qu'en belles manifestations d'art; ce fut la saison de Maurice Maeterlinck, d'Henry Bataille, de Georges de Porto-Riche; ce fut celle des inoubliables tentatives de M. Jacques Rouché, des spectacles somptueux de M. Gabriel Astruc.

JEAN MANÉGAT



## Une Maison de Rapport Avenue du Bois-de-Boulogne

On a expliqué de diverses façons l'abandon des hôtels privés en faveur des belles maisons de rapport et on a prétendu que la mode avait ses caprices aussi bien pour les toilettes que pour les immeubles. Nous croyons qu'il faut se borner à penser que les beaux hôtels sont d'une commodité moindre que celle des beaux appartements et comme ils sont généralement édifiés sur des terrains dont la plus value augmente annuellement, on doit supposer qu'il y a une manière très moderne d'en tirer un parti avantageux, c'est de les démolir. L'avenue du Bois-de-Boulogne, la plus aristocratique de Paris se transforme dans cet esprit peut-être, hélas ! américain, et peu à peu des bâtiments élevés à toute hauteur remplacent ces hôtels que nous étions habitués à voir et qui étaient d'ailleurs souvent pittoresques.

La somptueuse maison de rapport que vient de construire avenue du Bois-de-Boulogne, 35, à l'angle de la rue Leroux, un

en cuivre et devant les portes d'entrée des appartements qui ne comportent qu'un seul panneau pour donner le plus de hauteur apparente possible. Rien n'est mesquin, pas plus les grilles de l'entrée que les portes d'ascenseur et le reste de l'immeuble au sujet duquel la place qui nous est ici mesurée nous empêche de dire tout le bien que nous en pensons.

Les appartements sont très vastes et très clairs : ils se composent de salons, salle de billard, salle à manger, offices, lingerie, coffre à argenterie, salles de bains, six chambres, vaste cuisine, salle de gens.

Les hôtels, disions-nous, tendent à disparaître, mais l'architecte a prévu le cas où un locataire aimerait à en retrouver un, mais avec la sécurité et la commodité qu'offre une maison de rapport : c'est dans ce but que le rez-de-chaussée, surélevé, est réuni par un escalier particulier avec le sous-sol pour former une seule location et répondre à ces exigences particulières.

Le soubassement dont nous avons parlé est en belle pierre de Comblanchien fournie par la maison si avantageusement connue Fèvre et C<sup>ie</sup> où se sont approvisionnés

les constructeurs de nos principaux monuments. C'est chez Fèvre, en effet, que l'on trouve pour les socles le Corgoloin, pour les moellons taillés le Pouillenay rose, pour les grands escaliers intérieurs, le Mérénil et la Forêt des Brousses, et c'est cette même maison qui a approvisionné les chantiers de la gare de Paris-Lyon, de l'Hôtel de ville de Paris, du Grand-Palais, de l'Hôtel de la New-York, etc.

Le reste de la pierre de la façade est en Méry, sauf des parties dures, le tout mis en œuvre de la façon la plus irréprochable par MM. Barcat et C<sup>ie</sup>, entrepreneurs de maçonnerie, très justement estimés.

Les étages sont desservis par deux ascenseurs, un pour les maîtres donnant accès à chaque palier du grand escalier et un pour les domestiques dans l'escalier

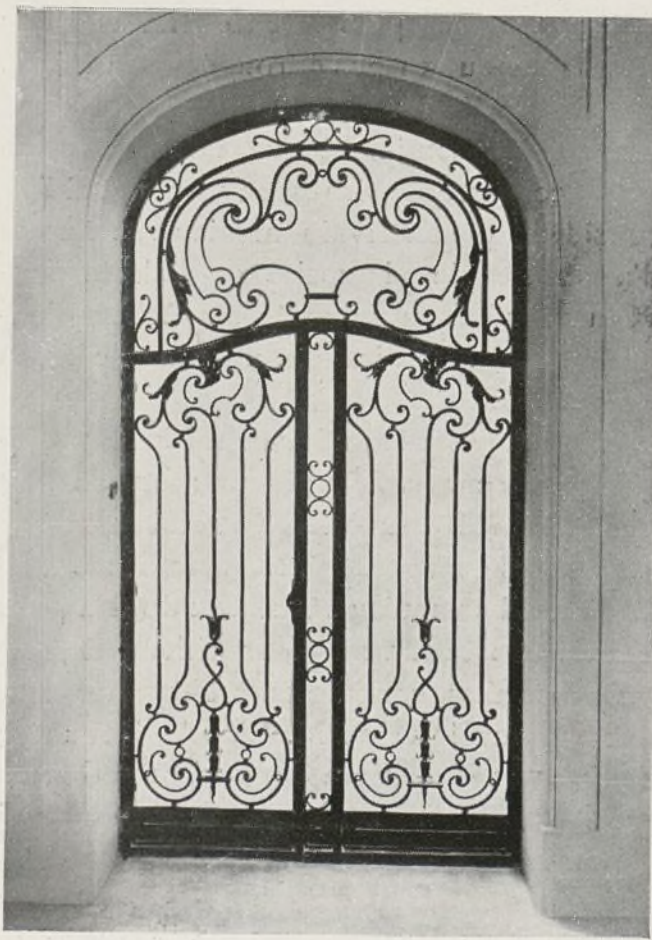


Entrée : Grille en fer forgé de M. MAZURE; M. ROUILLÈRE, sculpteur

architecte de talent, M. Charles Lefebvre, a permis de justifier les locations d'un prix considérable que comporte l'immeuble lui-même et le quartier dans lequel il s'élève par le confort moderne entièrement réalisé. Elle est en recul de la voie publique grâce à une servitude de non édification semblable à celle qui existe avenue Henri-Martin, de telle sorte que les locataires sont absolument chez eux sans que leur parviennent les bruits de la rue. La façade est inspirée du style en honneur à l'avant-dernier siècle, sans être une copie ni un pastiche de cette belle époque.

Sur un soubassement très accentué, le rez-de-chaussée avec ses fenêtres cintrées et ses lignes de refend a fort bon air. Les autres étages sont hors de toute critique et pour accuser l'entrée un dôme très élégant surmonte le tout.

Sous le passage de porte cochère, on sent que l'architecte a voulu donner une impression de grandeur simple sans faux luxe, au moyen de colonnes jumelées alternant avec d'immenses glaces d'un seul volume et cette même impression est éprouvée dans l'escalier en marbre avec sa rampe en fer forgé ornée d'une main courante moulurée



Une grille intérieure de M. MAZURE



Immeuble, 35, avenue du Bois-de-Boulogne

M. Charles LEFEBVRE, architecte; MM. BARCAT et C<sup>ie</sup>, maçonnerie; M. ROUILLÈRE, sculpteur

de service. Ces deux appareils, établis par la maison Edoux et C<sup>ie</sup>, fonctionnent par l'air comprimé.

L'installation électrique (lumière, sonnerie, téléphone) a été exécutée par la maison Thiébaud frères, Fumière et C<sup>ie</sup> successeurs, fabricants de bronze d'art, d'éclairage et d'ameublement, qui possèdent, avenue de l'Opéra, un superbe magasin connu de tous. On remarque au n° 35 de l'avenue du Bois la grande lanterne Louis XVI du vestibule d'entrée ainsi que les appliques qui l'accompagnent.

On trouve sur les façades des sculptures mieux soignées que ne le sont généralement celles des maisons de rapport : c'est qu'elles sont dues à un artiste véritable, M. Rouillère, dont on n'a pas oublié le joli monument, actuellement à l'entrée du cimetière du Père-Lachaise et qui avait figuré au Salon.

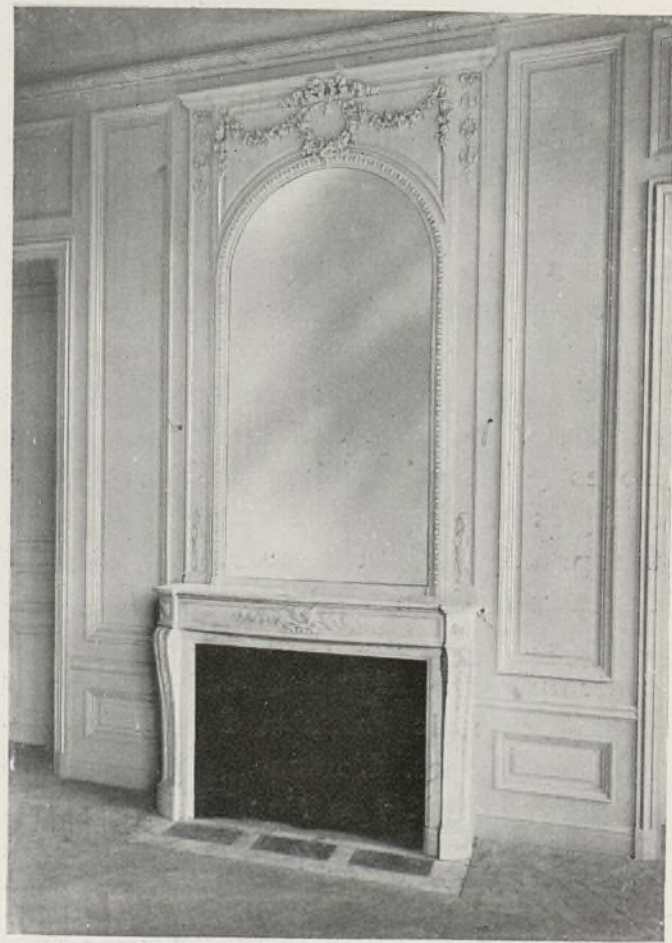
Non seulement l'escalier en marbre dont nous avons parlé, mais encore les cheminées décorées en bronze proviennent de la maison Dervillé; nous en avons vu d'exquises tant pour la forme que pour la couleur, notamment celle de la salle à manger en vert d'Ariège et celle du salon en brèche violette.

En terminant, nous citerons les fers forgés supérieurement traités par M. Mazure et qui constituent une des parties les plus intéressantes de ce bel immeuble.

Et pour les autres corps d'état : M. Olivier pour le ciment armé, la canalisation et le pavage; M. Hubert pour la charpente, comprenant entre autres travaux intéressants, l'ossature du grand escalier; M. Thomassot pour la couverture, la plomberie, l'installation des salles de bains; M. Bombois pour la menuiserie et les parquets; M. Echegut pour le stuc.



Départ de rampe du grand escalier Fer forgé de MAZURE



Cheminée en marbre de la Maison DERVILLÉ





La Riddarholmskyrkan, où sont les sépultures des monarques et des grands hommes de la Suède

# Stockholm

par PASCAL FORTHUNY

C'est bien à tort qu'on s'est essayé à trouver en Europe quelque ville qui, par ses caractères essentiels et les lignes générales de sa structure, puisse être comparée à Stockholm, capitale de la Suède. Des « analogistes » audacieux, généreux aussi, mais certainement superficiels ont parlé de Marseille, de Genève, d'autres d'Amsterdam, d'autres même de Naples, de Lisbonne, de Constantinople, — et c'est plus juste, de Venise ! Aucun n'a pu justifier absolument ces parallèles. Tant il est vrai que Stockholm, c'est uniquement Stockholm, l'une des plus belles cités du monde et assurément unique pour son méandre d'eaux, son damier d'îles, son décor varié de verdure, de palais, de hauteurs pittoresques, de quais

sinuants et d'horizons libres jusqu'à la toute proche mer.

Stockholm bénéficie de ce privilège rare : c'est que son approche est un enchantement à toute époque et à toute heure, surtout si l'on y accède par la voie des eaux. Il est des villes qui ont leur saison pour être belles et qu'il est maladroit

de découvrir au plein jour de midi sonnant. Il leur faut le printemps, l'été, l'automne ou l'hiver, le crépuscule propice ou le favorable matin. Elles ont un charme intermittent que fanent les grands frimas de décembre ou le ciel torride de juillet. Elles n'appellent l'étranger qu'au trimestre où elles rajeunissent et font coquettement silence sur elles-mêmes, en tout autre temps.

Il n'en va pas



Entrée triomphale du Roi Charles XI à Stockholm (gravé par W. Swidde, 1602)



ainsi de Stockholm qui, exquise au moment où les jours sans nuit lui tissent une toilette d'or pâle, est de tout point merveilleuse, à l'époque des nuits sans jour où elle s'enchasse, entière, dans les neiges et les glaces, comme dans une monture de cristal.

Et en cela même, elle reste particulièrement séduisante. Si, plus au Nord, vers le cercle arctique, le soleil se maintient pendant des mois au-dessus de l'horizon et, pendant des mois, sombre tout à fait derrière le triste rempart des montagnes, à Stockholm, l'alternative des nuits si longues et des jours si implacables, se corrige, quoi qu'il en soit, d'un retour régulier du couchant et de l'aurore, et si le poète, peut, devant l'espace léger et épuré, renouveler son vœu,

O temps ! suspends ton vol..

il peut aussi célébrer la rythmique splendeur des ténèbres qui se dissipent et du soir qui s'approche.

Sil'on est arrivé par le Saltsjon, c'est-à-dire de la mer, on connaît presque tout de suite, et de loin, un sentiment que l'on n'attendait pas là, à en juger par la réputation d'activité de Stockholm, centre d'action politique et commerciale de ces précis Suédois qui, jadis, portèrent jusqu'à Lutzen le plus magnifique destin guerrier qui fut jamais au monde, et qui aujourd'hui, sur le terrain pratique des affaires, avec une intensité de volonté et une coordination d'efforts qui se peuvent hautement donner en exemple aux nations, reprennent à pied d'œuvre, pour leur propre compte, et par les sages moyens de la paix, l'idéal de prospérité matérielle que ne purent porter aussi haut que leur rêve, Gustave-Adolphe et le chancelier Axel Oxenstjerna.

Est-ce la qualité si fine et, pourrait-on dire, presque mystique de la lumière, est-ce là-bas, — qui déjà se dessine, — la masse compacte, robuste du Palais Royal, qui près de la



Gustave Vasa

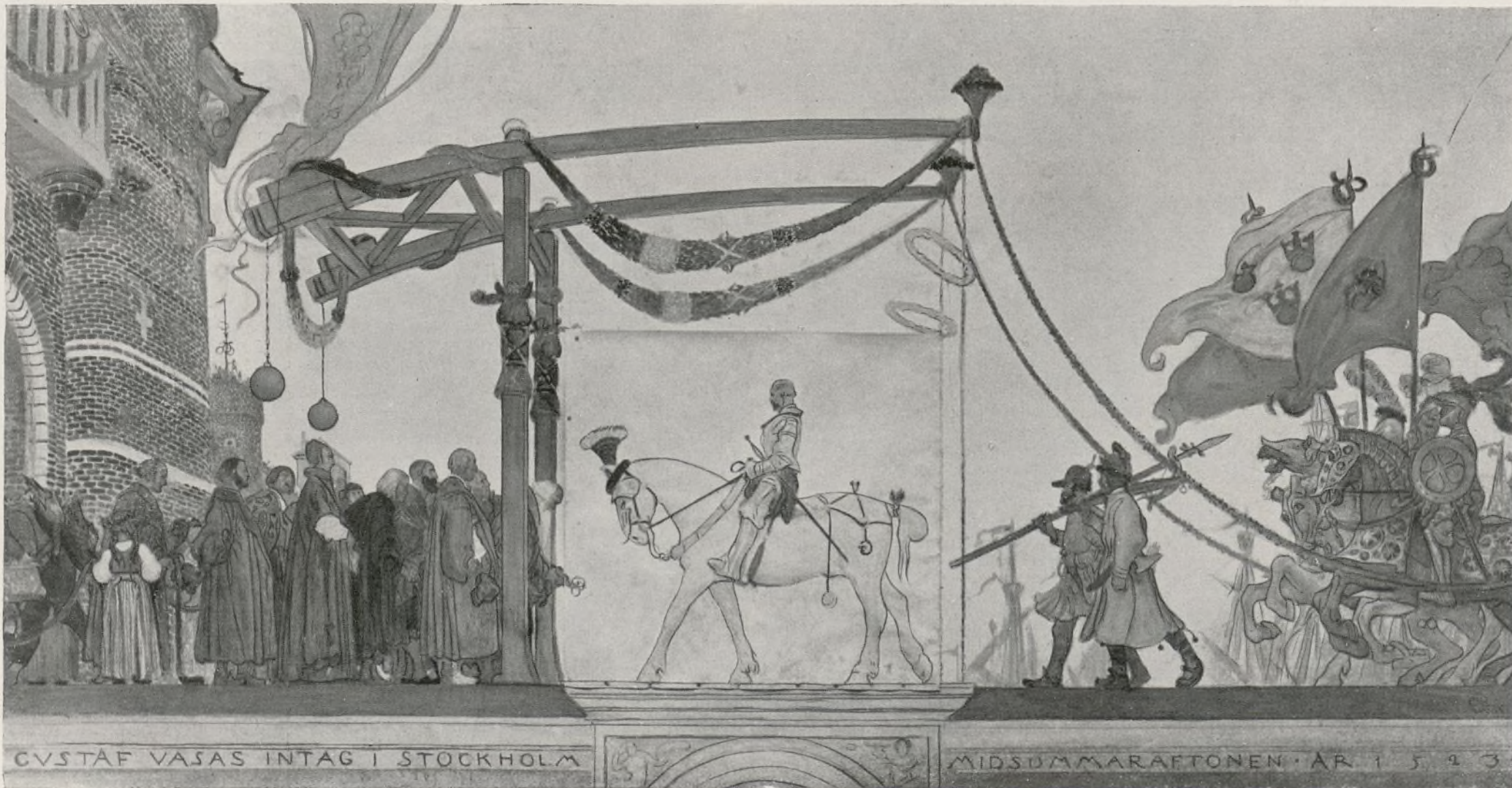
d'après un relief en bois peint conservé à Gripsholm et considéré comme le meilleur portrait existant

fine tour à campanile de la Storkyrkan, s'accroupit au bord des eaux, sous le ciel rosé, et masse ses lignes pleines comme le ferait un sarcophage de géant? Est-ce ce méandre de routes sur l'eau, sinuant parmi des îles silencieuses, pailletées de discrets reflets, clapotant aux rives granitiques? Toujours est-il que nul n'échappe à cette sensation d'accéder, non point seulement à la ville de labeurs méthodiques et raisonnés qu'il prévoyait, mais encore en un pays sur qui flotte un rêve, une adorable nostalgie, nullement triste d'ailleurs, plutôt comme heureuse d'être un peu inquiète d'un au-delà qui ne se définit point.

Qui nous dira jamais si Stockholm n'est pas uniquement ainsi parce que jusqu'à elle et pas plus loin qu'elle sur la carte d'Europe, descend du pôle un peu de ce mystère qui en ferme les portes glacées et qui fait plus étranges et plus purs et plus beaux les yeux des jeunes femmes, lorsqu'on les rencontre dans le Septentrion extrême, au bord des fleuves véhéments du Norrland, sur la rive du Torneträsk, et chez les pêcheuses des Lofoden?

Dans un livre admirable qui est, pour tout dire, une façon de chef-d'œuvre, dans *Pages Suédoises*, M<sup>me</sup> Léonie Bernardini-Sjæstedt, analysant de près la psychologie de ce peuple et de cette terre, a, en des termes particulièrement sensibles, exprimé ce goût de *langtan*, de languissement qui pèse sur le noble décor de cette ville, « ce désir imprécis » cet appétit d'inconnu dont fut déjà travaillé le berger qu'en un de ses contes, la grande Selma Lagerlöf décrit, songeur et comme ivre de son rêve, sur les rouges plateaux calcaires de la stérile öland, au large de Kalmar.

Le plus généralement, un même réflexe exerce ses effets sur nous, voyageurs venus du Sud, quand nous avons connu et respiré Stockholm. A la plupart d'entre nous, un soir, du haut

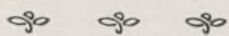


Entrée triomphale du roi Gustave Vasa à Stockholm, le jour de la Saint-Jean (1523)

Peinture murale de Carl Larsson au Musée National (Phot. Laurin)



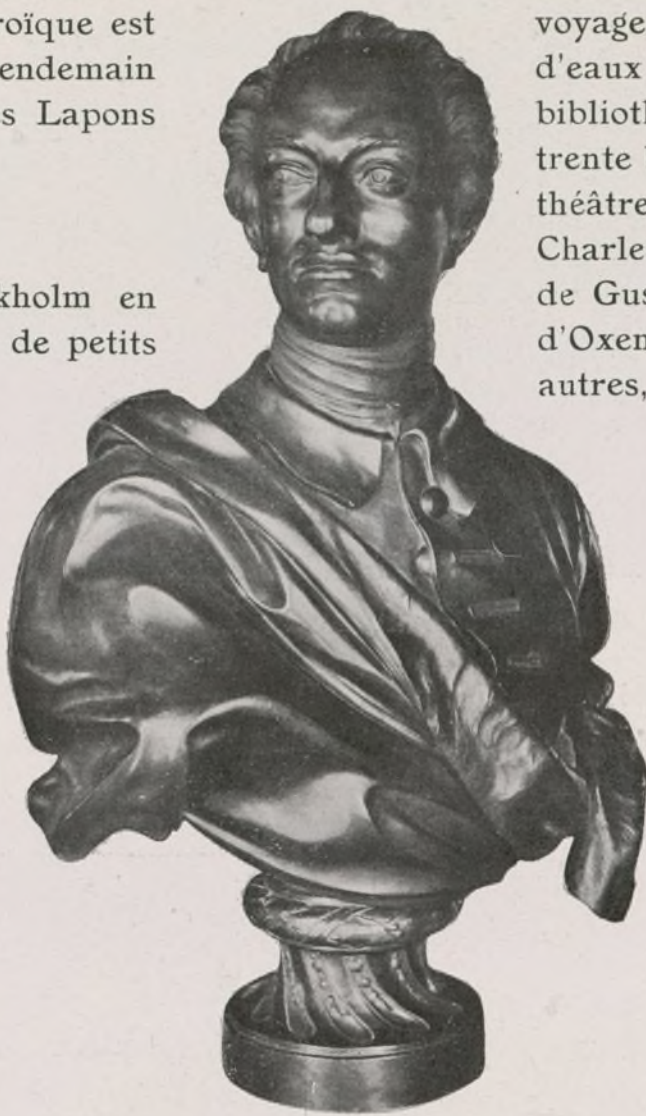
des jardins de Skansen d'où l'on découvre tout le panorama de la cité et où médita Svedenborg face à un ciel qu'il emplissait de visions (\*), une voix soudain, irrésistiblement conseille le départ vers « plus au Nord », dénonce l'erreur qu'il y aurait à redescendre vers le Sud sans approcher davantage le pays des aurores boréales, si généreusement dispensateur d'une bienfaisante mélancolie. Et, bien héroïque est celui qui ne se décide pas alors à partir le lendemain même pour le Lapland, pour la terre des Lapons et des *fjälls* capuchonnés de neige.



Lorsque l'on a pénétré dans Stockholm en bateau, par ce dédale d'îlots, de criques, de petits bras d'eau qui se resserrent depuis Fjäderholmarne, Blockhusudden, Augustendal, la passe entre le Kongl-Djurgorden et Danviken, Kastellholmen, Skeppsholmen et les rives compactes du Södermalm et du Östermalm par delà lesquelles s'enfoncent, vers Drottningholm et Grips-holm, les perspectives sinueuses et boisées du lac Mälaren, la meilleure vue d'ensemble qu'on puisse se donner de cette capitale peut être appréciée du haut de l'abrupte falaise granitique sur laquelle sont bâtis, en face de la vieille cité, les quartiers du Sud (Söder). Si l'on n'a pu obtenir la faveur de s'avancer sur l'incomparable terrasse des diaconesses d'Ersta, au moins peut-on, pour quelque menue monnaie, s'élever de 36 mètres au-dessus du sol, dans l'ascenseur de la Katarina-Hissen. De là, un paysage des plus typiques, des plus heureusement variés, déroule son ordonnance composite jusqu'à perte du regard. Ce qui saisit d'abord, c'est la diversité, la gaieté de cette étonnante mosaïque qui se prolonge à l'infini vers la droite, en une alternance d'eaux qui luisent, de bois qui se massent sur des pentes molles ou glissantes, de massifs construits où, ici, sous des clochers s'enchevêtre un réseau de rues désordonnées et là, s'accusent un alignement, une géométrie voulue sur lesquelles tranchent de sévères façades que plus tard on reconnaîtra pour des casernes. Ce que l'on voit aussi tout de suite, c'est, dans le cœur de la ville, répondant à l'allégresse de l'eau, la tache fraîche des verdure de beaux parcs répartis dans les jeunes quartiers, accusant nettement la réserve d'un espace libre par le dessin rectiligne de leur configuration toute prévue. Ces parcs, le lendemain, on les traversera après avoir désigné au guide leurs noms : Humlegorden, Vanadis lunden, Vasaparken, Berzeliuspark, Kungsträd gorden, sans préjudice des squares qui avoisinent certaines églises et, bien entendu, des coteaux de l'évêque Skansen et de tout le Djurgorden royal.

Et c'est alors qu'il faut descendre de la Katarina-Hissen et pas-

(\*) Svedenborg habitait une maison au Sud de la ville. Cette demeure historique a été transportée à Skansen.



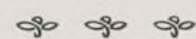
Charles XII, par Bouchardon

ser au détail des quartiers anciens et des quartiers plus modernes. L'intérêt, varié, se renouvelle à chaque pas en cette promenade, tant par la différence des aspects d'ensemble que par le pittoresque de chaque objet pris en soi. Nous ne saurions, au cours de ces pages, le disputer à ces guides qui, par des routes méthodiques, dirigent excellemment le voyageur parmi tant de rues, de terres et de chemins d'eaux où l'on peut rencontrer vingt palais, musées, bibliothèques, bourses, écoles d'Etat ou Académies, trente banques au moins, vingt-cinq églises, plusieurs théâtres et, d'entre quinze statues, celles de Charles XII, de Charles XIII, de Charles Jean XIV, de Gustave-Adolphe, de Gustave Vasa, de Linné et d'Oxenstjerna, sans oublier, — très supérieure aux autres, — celle de Gustave III par le grand statuaire Serjel, qui fut membre associé de notre Académie des Beaux-Arts.

Qu'on nous fasse grâce aussi des renseignements trop circonstanciés sur les moyens de transport, les heures de visites aux musées, et mille précisions qui alourdiraient ce récit plus psychologique, si l'on ose dire, que strictement documentaire.

L'âme d'une ville n'est point tout cela. On la distingue tout soudain dans un reflet sous la coque d'un bateau, dans le geste d'un héros statufié au fond d'une chapelle, dans les arrière-petites-salles d'un musée silencieux, dans le sourire d'une jolie fille qui apporte, à bras tendus, les éléments d'un dîner rapide. Elle est sur les lèvres du gamin

qui passe en fredonnant un air ou sur la pierre d'angle du vieux palais. Nulle énumération méthodique ne vaudra pour le poète la joie, bien que plus complexe peut-être, d'aller de rue en ruelle, de quai en boulevard, interroger à l'aventure cette âme flottante et indéterminée, à laquelle chaque passant ici, calme, et méprisant nos fièvres latines, participe un peu.



Rectangulaire et massif, dressé sur la proue nord de l'île Staden et si puissant d'allure qu'il paraît avoir conquis son emplacement en resserrant les eaux qui, sur son flanc, étranglent leur cours au Norrström, c'est le Palais Royal et ses belles rampes qui, dans le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, s'accolèrent à l'ancienne facade sévèrement, mais noblement conçue, à la fin du XVII<sup>e</sup>, par Nicodemus Tessin, architecte suédois. Rien dans cette œuvre ordonnée en force et en volonté, ne semble mar-

quer le temps d'arrêt qu'elle subit pendant sa construction, encore que sur ses champs de bataille, Charles XII, peut-être, aux soirs de bivouac, ait regretté de n'avoir vu qu'en amorce les murs de cette résidence, et que l'édifice n'ait été achevé qu'en 1760, quarante-deux ans après le coup de pistolet de Fredrikshall. En son palais des Doges, Venise transpose l'allégresse de son



Sacre de Gustave III et de Sophie-Madeleine  
Peinture de Karl Gustaf Pilo, 1793 (Musée National)



ciel, par le découpage des loggias, et le symbole de sa puissance, par la pesanteur de son mur haut. Stockholm, au palais de ses rois, n'a pas attaché la guirlande des sculptures fines. Elle l'a voulu robuste, italien pourtant par ses terrasses, mais peu souriant dans la distance ou de près, bâti, réfléchi et grave, face à la ville capitale d'un peuple dont les visages sont naturel-

lement plus sévères que réjouis. Et, au seuil, deux lions de bronze ont été placés, frères lointains de ceux de l'arsenal vénitien.

Mais comme le caractère suédois — si parfaitement



Palais Royal de Suède, construit par Nicodemus Tessin le jeune (1654-1728)

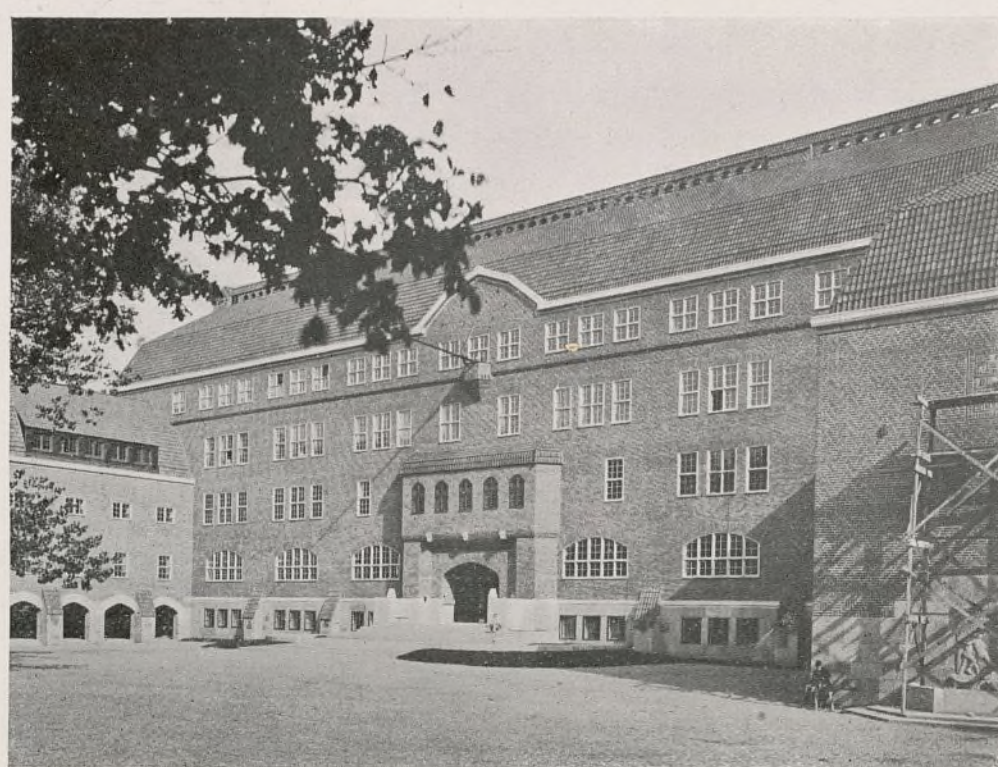
Restons là, dans le bas jardin où les servantes, au café, toutes revêtues selon les modes polychromes d'une province suédoise, servent au voyageur le "Smörgösbord" complexe

frênes, peuplé de 200 châteaux, — Gripsholm, Tidö, Skokloster, Ericson, Drottningholm — et de 120 îles jusqu'à 130 kilomètres de Stockholm.

Mais l'heure n'est point pour nous de nous tourner vers ce domaine. Le voudrions-nous qu'au pied du palais, le torrent étranglé rejeterait vers la ville notre bateau impatient, contre les flancs du Norrbro.



Avenue Strandvägen.



Lycée d'Ostermalm (Architecte : Ragnar Ostberg). Phot. Blomberg

capable de tendresse affectueuse, de sincère amitié, et de gaieté aussi, — lorsqu'on le connaît mieux, le Palais Royal, derrière l'impassible masque de son mur, cache des beautés aimables qu'il faut découvrir une à une : son escalier où veille Svea, génie de la Suède, ses salles d'honneur, des gardes, du conseil et d'audiences, son salon rouge, sa grande galerie, sa salle des fêtes toute blanche, ses étages publics ou privés, sa chapelle, sa salle des Etats, ses Gobelins....

Le palais marque une frontière entre le Skärgård, poussière d'îles qui flottent vers la mer, et le lac Mëlar, aux sites riants, jolis, frangés d'ormeaux, de sapinières et de

et national. De ce Strömparterre, Stockholm s'offre sous une physionomie nouvelle. C'est en face et tout près, le mouvement du quai Saint-Blasien, au pied du Grand Hôtel, la vie

des steamers entrecroisés, partant ou revenant du Lilla Värtan, du Værtahamnen, de Tranholm, de Bosö, de Rydboholm, de Vaxholm, de Saltsjöbaden, etc. A gauche, le recul de la promenade Charles XII, tout en verdure, l'Opéra, la statue de Gustave-Adolphe sur sa place; tout à fait en face, le Musée national, les deux îles de Skeppsholmen et Kastellholmen aux pentes accusées, l'au delà du Djurgården sur qui pèsent légèrement les coteaux



Palais du Parlement Suédois (Architecte : Aron Johansson).  
Au premier plan : Pont du Norrbro



boisés de Skansen, et à perte de vue, vers la droite, la longue coulée des eaux mobiles qui s'en va vers la Baltique.

Et, par-dessus tout cela, un immense pan de ciel tout baigné d'une quiétude mélancolique, où le contour des choses, au loin, se dessine et s'enlève avec ces fraîches candeurs d'aquarelle, cette pureté dans l'accent, cette précision spirituelle dans la ligne qui évoquent un Japon miraculeusement transposé et dont l'artiste Carl Larsson a si finement saisi la fantaisie invraisemblable, et le caractère schématique.

Et, avant de quitter l'île-mère d'où est sortie Stockholm et qui s'appelle Staden (la ville) comme le cœur de Paris s'appelle la cité, — il y faut voir Storkyrkan, la grande église Saint-Nicolas, ses cinq neufs, son retable germanique, le chef-d'œuvre de sculpture allemande du xv<sup>e</sup> siècle : Saint-Georges et le Dragon, par Bernt-Nottre, et aussi la Stortorg, grande place qui domine la vieille ville avec la Bourse, lieu mémorable et rouge où tombèrent maintes têtes et d'où notamment, coula par toutes les ruelles d'alentour, en 1520, le sang des exécutions en masse, alors que Christian II de Danemark, bien qu'en vain, essayait de s'assurer la possession de la Suède.

Dans toutes ces petites rues, *gränder* et *brinkar*, qui descendent vers les quais de l'île, une population ouvrière vaque, de boutique en boutique, à ses besognes pittoresques. Le marché aux grains, le marché aux viandes offrent des thèmes curieux au graveur d'estampes, sur les rivages du Söderström, avec leurs nombreux bateaux chargés de provisions et de denrées de tous genres et, pour fond, la frise, fuyant de part et d'autre, du vaste quartier Sud.

En tout ce puzzle de rues séculaires, le touriste ne s'attarde point longtemps. Il a tort.

C'est là pourtant que se survit un passé dont on prend moins aisément conscience en tout autre lieu de Stockholm.



Statue de Gustave III  
par J.-F. Sergel, érigée par la Ville en 1790

On y comprend mieux, parmi les baquets et les corbeilles d'osier, au pied des murs qui gardent encore, de-ci, de-là, l'inscription, presque effacée, d'une ancienne désignation municipale, la force intime et toujours renouvelée de cette race laborieuse qui, pour avoir vu, dans l'ombre de ces maisons, trancher un soir quatre-vingt-deux têtes, se ressouvint du nom de Gustave Vasa quand il eut fui ses prisons, soulevé la Dalécarlie, avant de prendre la couronne, de chasser Christian II, et de créer cette lignée de rois dont fut Gustave-Adolphe. Ainsi considéré, tout l'alentour de la Svartmangatan, malgré la présence d'une église allemande, apparaît bien vite comme le vrai berceau de l'histoire suédoise.

Au nord-ouest, ce sont le palais Equestre (de la noblesse) et l'Hôtel de Ville à proximité d'une place où précisément s'élève un buste de Vasa, non loin de l'endroit où le bel Axel de Fersen termina tragiquement son étonnante carrière, un jour d'émeute, le 10 juin 1810.

Le palais Equestre, tout de pierre et de brique, et dont les murs parlent latin, l'Hôtel de Ville, ancienne résidence qui va le céder bientôt à un jeune palais, évoquent aussi, dans leurs salles et leurs cours, cent chapitres de la vie suédoise d'antan. Toutefois le Riddarholm est tout proche : il n'est qu'un pont à traverser pour entrer dans cette petite île qui est un Panthéon et où le voyageur délaisse tôt le Bâtiment des Archives, la Cour supérieure, l'imprimerie royale, l'ancien Palais de la Diète, la statue de Birger Jarl, pour entrer dans Riddarholmskyrkan, dont la haute tour en flèche de 50 mètres, le comble fin, l'ordonnance gothique et aussi les adjonctions Renaissance à la florentine, cadrent les sépultures des monarques et des meilleurs Suédois.

Ici, pour commémorer la grandeur de la nation et des Maisons qui régnèrent sur elle, point de ces longues avenues qu'on peut rencontrer en d'autres pays, et où, au fond d'exèdres fâcheusement décorés, entre les effigies d'hommes d'État, se



Palais de la Noblesse, commencé en 1642, d'après les dessins de Simon de La Vallée, architecte français



dresse la haute taille d'un empereur. En Suède, cette pompe grandiloquente ne conviendrait pas et l'on y estime que pour célébrer au mieux la mémoire de ceux qui servirent le pays, le plus sûr des moyens est de faire un pieux silence autour de leurs grands tombeaux, dans une ancienne église de franciscains. C'est en effet sur des pierres tombales qu'on s'avance, dès le seuil : chevaliers peut-être de cet ordre des Séraphins, dont on voit aux murailles, dans la grand' nef, les armoiries multiples, compagnons sans doute des rois Magnus Ladulas et Charles VIII dont les cénotaphes sont aux côtés du maître autel, tombes ancêtres d'autres tombes où sont rapprochés les fondateurs de la patrie.

Le Panthéon français saisit par son ampleur solennelle, le Westminster anglais par son étendue et sa richesse : ils émeuvent moins leurs nationaux — je le crois — que ne le fait l'église de Riddarholm pour un Suédois. Cela provient vraisemblablement de ce que celui-ci trouve sous ces voûtes cette catégorie d'émotion qui ne procède pas par la forte majesté des mises en scène, mais plutôt naît de ce sentiment d'intimité, qui fait qu'ici on devine les illustres morts tout près de soi, à peine protégés par un grillage et quelques dalles, dans un décor où tout parle directement d'eux et composé de telle sorte, avec un tel caractère de demeure amie, que la Mort s'y fasse presque familière, accueillante, maîtresse invisible, quoique partout présente, d'une maison où il faut seulement parler un peu plus bas.

Il est à souhaiter que vous pénétriez un jour dans ce cimetière de princes, avec la mentalité dont je viens de faire état. Vous vous y préparerez en relisant l'*Histoire de Charles XII* de notre Voltaire et aussi les *Carolingiens*, de ce puissant historien d'épopée qu'est M. Verner von Heidenstam.



S. M. le Roi Gustave V (Phot. Florman)

pareils projets qui sont traités de divins quand ils réussissent, ne sont regardés que comme des chimères quand on est malheureux ». Et c'est Charles XII, pendant le meurtrier hiver de 1709, voyant tomber de froid, sous ses yeux, 2.000 hommes en un jour.

Pour Gustave-Adolphe, pour Charles (XIV)-Jean Bernadotte, et pour Charles-Gustave, Charles XI, Charles XII et Gustave III, pour tant de princesses qui sont là avec tant d'autres morts, demandez à un Suédois de vous accompagner et de parler devant les chapelles. Vous constaterez, dès les premiers mots, un phénomène psychologique qu'il serait difficile, j'imagine, de retrouver nulle autre part au monde : j'entends dire par là l'expression à froid d'un culte enthousiaste, le récit méthodique et calme de ce que fut l'extraordinaire destin de la Suède, de cette Suède qui, à Altranstädt-en-Saxe, put un instant arbitrer du sort de l'Europe et jeter à l'ennemi cette parole : « J'ai autrefois subjugué Rome et je n'ai pas dégénéré comme elle (\*) ». Un méridional rappellerait ces glorieux

souvenirs à grands gestes. Un Suédois pense avec raison en renforcer l'accent, s'il les énumère impassiblement, les yeux dans vos yeux, et avec un minimum de paroles. De fait, un tel ton prépare bien à approcher l'étroite chapelle de Gustave-Adolphe où, par 180 petits carreaux, une haute fenêtre cintrée répand un jour éventailé sur le sarcophage du marbre vert, la bannière qui fut à Lutzen, le drapeau consacré, il y a trente ans, à la mémoire de la brigade jaune, les trophées de timbales, de trompettes et de tambours, les étendards russes et allemands. De même cette sérénité dans l'orgueil légitime guide-t-elle excellemment vers le sarcophage de marbre noir, la peau de lion, la couronne et le sceptre de Charles XII, vers, aussi, la chapelle de Bernadotte et



Vue Panoramique de Stockholm

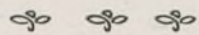
Il y a dans la citation d'un pur texte, au moment qui convient, le moyen d'apprécier mieux l'éloquence d'une pierre tumulaire sous laquelle repose celui qui est cité : « Il était aussi jeune qu'Alexandre, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste et plus tempérant ; et les Suédois valaient peut-être mieux que les Macédoniens : mais de

son monument de porphyre rouge. En sortant, on salue mieux, dans le repentir d'un premier oubli, ce duc Birger de Bjelbo qui, dans la nuit des temps fortifia le Riddarholmen

(\*) En effet, constatons avec Voltaire que la Gothie — le nom en est resté à une province suédoise — inonda l'Europe de ses Goths qui « l'arrachèrent à l'empire romain ».



et en fit le cœur de la Suède : il a bien mérité sa statue.



Si nous continuons à feuilleter Stockholm comme un livre, il est assez logique d'aborder maintenant les quartiers du Nord.

Au moins six fois brûlée depuis 1697, la Stockholm primitive ne s'est guère incorporé ces faubourgs — aujourd'hui quartiers du dernier moderne et gloire de la cité capitale, — que dans la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle. Un siècle auparavant, ils restaient bousculés encore par les sièges et les sacs ennemis.

Leur seul aspect en plan prouve qu'ils furent configurés en des temps plus heureux. Nous avons déjà pu, du haut de la Katarina-Hissen, apprécier le dispositif rationnel de leurs rues nettement recoupées à angles francs, se dirigeant de tous les points de la périphérie vers une seule région dont le centre est la place Gustave-Adolphe, autant dire le Palais Royal lui-même, qui se dresse à quelques pas, de l'autre côté du Norrbro. Ce tracé ne va cependant pas sans une certaine liberté, un cachet d'improvisation qui manquent aux parfaites ordonnances de Carlsruhe rayonnant autour de son château, et aux hostiles quadrangulations de Mannheim, par exemple.

En cette importante partie nord et ouest de la ville suédoise, on ne s'aperçoit autant dire pas de la géométrique régularité des rues et avenues. On va, et, tout de suite, les distractions alternent, des spectacles de l'eau aux spectacles des jardins. On s'avance et soudain, c'est, là-bas une trouée sur les libres étendues du Saltsjön ou du Mälar, une éclaircie sur un parc, et quelquefois les deux ensemble. Le découpage des rues favorise ces fréquentes surprises : les promenades plantées y ajoutent. Ces rives elles-mêmes sont d'une variété bien faite



S. M. la Reine Victoria (Phot. Florman)

du Palais du prince héritier, de l'Opéra et de la Gustaf-Adolfs-Torg : « Cela paraît triste et sévère. » Non certes, ce n'est ni triste ni sévère. Je ne connais, en vérité, rien de triste ni de sévère, à Stockholm et les quais, en tout cas, plus que tout autre partie de la capitale, échappent à un tel reproche.

Suivons les, en partant du Strandvägen, depuis l'angle du pont qui enjambe vers le Djurgården pour aboutir — première étape — au parc de Berzelius. Nous longeons, à notre droite, l'élégant quartier de Östermalm, le plus jeune de Stockholm et moderne de tout point, puisque, sauf erreur, il ne commença à sortir de terre que vers 1875. Strandvägen, avec sa large chaussée d'arbres, de hautes maisons, cossues et de riche matière, ses recherches d'architectures où l'influence allemande peut-être le dispute un peu trop à un art plus local, a très noble allure.

Mais déjà, une autre note se signale au Nybrohamn, au fond de l'anse que referme le promontoire du quartier Saint-Blasien. En ce

port si bien tracé par la nature, des bateaux se pressent, des commerces font leurs échanges et c'est comme une sorte de frontière où les éléments les plus populaires — marins, marchands, ouvriers déchargeurs — voisinent avec le luxe des toutes prochaines terrasses de café, au parc Berzelius, de l'opulente rue Birger Jarl et des rues avoisinant le nouveau théâtre, dont le style quasi viennois est un essai généralement considéré comme malheureux.

Face à ces larges artères, c'est, un peu en arrière du Grand-Hôtel, le petit groupe des rues beaucoup plus humbles qui, brusquement débouche sur le superbe quai face auquel se profile le Palais Royal. Et c'est une physionomie typique encore qui caractérise ce quai jusque devant la statue où entre quatre



prise du Norrström

pour dissiper tout soupçon d'ennui. Les photographies expriment mal le charme des aspects qui y tombent sous les yeux et des perspectives qu'on y a. Quelqu'un qui ne connaît point Stockholm ne me dit-il pas, un jour, en voyant, sur une longue épreuve déployée, le panorama du Palais Royal, du Palais du Parlement tout à côté sur la poupe de l'îlot Norrbro,

mortiers de guerre liés l'un à l'autre par de lourdes chaînes, se dresse, sur son socle, Charles XII, botté et éperonné, ganté de large cuir à revers rigide, l'épée nue dans la main droite, la tunique à longs pans relevés sanglée dans le ceinturon, et la main gauche, index tendu, désignant l'ennemi à l'Est.

Devant lui, c'est, le matin, l'arrivée bruyante et colorée, des



bateaux d'où descendent les paysannes et leurs paniers, tous les produits de la campagne et des îles, le lait et les fruits, en une mosaïque de tonalités chantantes. Une vie intense règne là tout le jour, d'ailleurs. Les bateaux y déposent et y reprennent leurs voyageurs selon les heures et la saison, les tramways, nets et propres à plaisir, y passent dans les deux sens; le jardin du roi y déverse ses promeneurs, les terrasses proches du café adjacent à l'Opéra y attirent une élite. D'autres passants s'y empressent, qui, par la rue de l'Arsenal, vont gagner les ombrages du parc Berzelius. Dans le recul des allées, on distingue la statue de Charles XIII, et en avançant de quelques pas vers le pont, on ne tarde pas à voir, près de l'entrée de l'Opéra, sur la place carrée qui porte son nom, la statue de Gustave-Adolphe. Un peu plus loin, c'est la rue du Torrent — Strömgatan — qui surplombe de son parapet droit le déversement nord du lac dans le Saltsjön. Accoudés là, et la ligne au poing, par de beaux jours d'été, j'ai vu la foule des pêcheurs à la ligne, plus impassibles que les nôtres et, il faut en convenir, plus heureux dans leurs coups d'hameçons. Certes, s'ils étaient alors si nombreux, c'est qu'à ce moment, la Suède traversait la rude crise de cette grève qui pour n'être pas, comme on l'a dit, une grève générale, n'en fut pas moins la manifestation la plus considérable que l'Europe vit jamais en ce genre. Résolus à ne pas reprendre encore le travail, fort marrés de la très raisonnable décision royale qui interdisait la vente de toute bière et de tous spiritueux, soucieux d'assurer à leur famille la subsistance quotidienne, ils venaient, là surtout — qui paraît un bon passage, — guetter le poisson. Depuis, la Suède a retrouvé la paix; tout paraît être oublié: les ateliers, usines et docks de Stockholm, et ceux du Nord jusqu'à Falun et Kiruna, travaillent courageusement pour réparer les brèches que fit à la fortune du pays cette trop longue grève des métiers: mais on voit toujours des pêcheurs inclinés sur les eaux furieuses de Norrström. Il manquerait quelque chose à ce coin de la ville s'ils n'étaient plus là.

Plus loin, après la gare centrale et le pont sur le Klaraviken, c'est le faubourg de Kungsholmen où bientôt les quais se perdent et disparaissent.

Si l'on s'engage dans le quartier Nord, une autre expression de Stockholm apparaît, dans les rues si brillantes et si animées qui prennent place entre la gare et la place Gustave-Adolphe. La Regeringsgatan et surtout la Drottninggatan sont de larges percements rectilignes qui se rejoignent presque au Norrström. La dernière se prolonge jusqu'à l'émi-



S. A. R. le Prince Royal Gustave-Adolphe de Suède  
(Phot. Herm. Hamnquist)

sur l'un des points les plus élevés de la ville, la Bibliothèque royale, sans préjudice du Musée national, rejeté à l'extrémité de Blasienholmen, de l'église Charles-Jean, dans le Skeppsholmen, et enfin de la citadelle campée sur la Kastellholmen, dernier grain de ce souple chapelet d'îles.

C'est dans tout ce quartier nord et ouest, et aussi dans le Norrbro que s'est depuis une vingtaine d'années accusé, avec le plus de véhémence, un goût de construire qui ne se connaît son pareil, en importance ni en beauté, à aucune époque de la vie de Stockholm. Le Palais du Parlement, tout de ce granit superbe qu'offrent à profusion les carrières voisines, l'Opéra, le Palais des Postes, l'Hôtel des Téléphones et Télégraphes, le Théâtre près du parc Berzelius ont jailli de terre, en même temps que s'élançaient dans le ciel le beffroi et les pinacles dentelés du Musée du Nord, dans l'île de Djurgorden. Autre part, en ville, des édifices privés ou corporatifs ajoutaient un style délibérément moderne aux architectures qui datent de ce temps de renouveau. Le large parti de baies du Bain central, la conception originale d'une Bourse du travail où l'on voit, dans la cour, debout un mineur de Constantin Meunier, les habitations particulières, les hôtels à voyageurs, les administrations publiques, où l'éminent archi-



Le Prince Charles de Suède  
frère du Roi. Inspecteur général de la Cavalerie Suédoise  
peint par ANDERS ZORN, alors qu'il était colonel

nence où fut bâti au XVIII<sup>e</sup> siècle, un observatoire d'où l'on a sur la ville une vue non dénuée d'intérêt. L'autre laisse à sa droite le Humlegord qui, pour avoir perdu un peu son caractère d'ancien parc XVII<sup>e</sup> siècle, y a gagné une richesse florale, une exubérance presque exotique, encore qu'une telle assertion puisse paraître invraisemblable. Un énorme Linné de bronze au milieu de ce décor végétal continue sa classification des plantes en vingt-quatre familles et sa subdivision des familles en une foule de catégories.

Drottninggatan et Regeringsgatan commandent l'accès à un double réseau de rues qui s'inclinent d'une part vers le Klaraviken et d'autre part vers le quartier de l'Ouest.

C'est là que chacun, selon son penchant d'esprit, peut aisément découvrir l'Académie des Beaux-Arts, l'église Sainte-Claire et son clocher pointu, l'Académie des Sciences, l'Ecole des Arts et Métiers et des Mines, l'église Adolphe-Frédéric, où fut enterré notre René Descartes, en 1650 (\*), l'église moderne de Saint-Jean, construite

(\*) Les restes du philosophe furent transférés à Paris, onze ans après. Il s'était rendu à Stockholm sur la demande de la reine Christine, qui, plus tard, devait abdiquer, quitter la Suède, se convertir au catholicisme et mourir à Rome en 1689. — Le monument funéraire de Descartes subsiste à l'église Adolphe-Frédéric





DANSES NATIONALES SUÉDOISES AU PARC DE SKANSEN

ALEXANDRE LUNOIS







tekte Ferdinand Boberg transposa ses saines qualités inventives avec toute sa science de constructeur avisé des possibilités des matériaux locaux, sa parfaite réussite, notamment, dans l'Hôtel des Postes sus-désigné, à la fois élégant et robuste, avec sa tourelle aux lignes personnelles, avec son porche cintré où, dans un appareil loyal, des pigeons volètent parmi des pommes de pin et des ramilles, ses banques, sa villa pour le prince Eugène de Suède, frère du roi Gustave V, sa villa Thiel, ses monuments pour une récente exposition (\*) et qu'on dut trop tôt détruire : autant d'éléments qui, par leur ingéniosité et leur nombre, prouvent que, depuis un peu moins d'un quart de siècle, Stockholm, pour sa large part, collabore au mouvement de l'évolution contemporaine, dans un art de bâtir et de décorer qui s'efforce à sortir d'une trop immuable formule.

Est-ce à dire que tout soit au mieux? Non certes. Nous avons déjà avoué notre peu d'inclination pour la façade du nouveau théâtre, encore qu'il soit paré d'une frise de Christian Eriksson qui lui ajoute une grâce réelle et que les groupes dansant autour des bases de colonnes en façade soient tout à l'éloge du sculpteur Carl Milles.

Nous n'admirons pas sans réserve le Riksdagshuset, dont l'altière façade à colonnes sur un socle compact, et le motif d'axe, si triomphal, ne trouvent peut-être leur excuse que dans l'admirable et austère matière dont ils sont constitués.

Mais nous tenons, ceci dit, à faire observer qu'au moins sur ce point de la ville, il eut été singulièrement audacieux à un architecte de composer sur le thème d'un Parlement, voire d'un théâtre d'Opéra (\*\*) des façades qui — de près ou de loin, — n'aient pas une relation stylistique, avec la façade du Palais Royal qui, impérativement (par la toute puissance de ses trois étages à l'italienne, de ses pilastres ioniques sur la partie médiane au-dessus des jardins, de son attique surtout, qui tire une barre au bord du ciel) impose à toute architecture, alentour, la discipline de l'ordre classique. C'est pour cette obligation, raisonnée ou instinctive, que tout ce qui est et sera édifié au voisinage du «Kongl. Slottet» se conformera au rythme de proportions et au style qu'adoptèrent jadis Nicodemus et Ch. Gustave Tessin, Harleman et Cronstedt, constructeurs du Palais.

(\*) Konstindustri-utsallingen. Stockholm 4 juin-15 septembre 1909.  
(\*\*) Commencé en 1894 sur les plans d'Axel Anderberg.

\*\*\*



La Princesse Royale de Suède  
avec la petite Princesse Ingrid



Le Prince Eugène de Suède à son chevet (Portrait par Oscar Bjoick)

ture naturel de ses décors ambiants. Si le sarcophage de Gustave-Adolphe fut taillé dans un marbre vert en Italie, si les lions du Palais Royal éveillent en l'esprit une passagère assimilation avec ceux de Venise, les demeures des Suédois d'aujourd'hui gagneront en beauté franche, en netteté et en harmonie, à être édifiées en ces pierres si variées et si richement colorées que l'Europe y vient chercher à pleins bateaux.

C'est ainsi que la Birgerjarlsgatan et le Strandvägen sont, à Stockholm, deux rues types où l'on voit très caractéristiquement se juxtaposer avec une élégance, où plus rien de germanique n'apparaît dans les emprunts de style, des maisons d'un modernisme des plus logiques, quant au lieu et à la destination.

Le contraste est piquant de ces voies larges et des petites rues de la vieille ville où, d'autre part, survivent de pittoresques morceaux d'architecture tels que, par exemple cette porte cintrée flanquée de deux colonnes, portant à sa clé un muffle de lion, coiffée d'un fronton coupé où s'accroupissent sur les deux rempans des lions encore, et enfin sommée d'un double blason en relief; telle aussi cette autre porte cochère, cintrée de même, mais plus trapue avec ses curieuses menuiseries

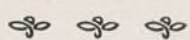
(\*) Citons encore les maisons bâties par I. G. Clason, le club des médecins suédois par Carl Westman, le collège d'Ostermalm, construit par Ragnar Ostberg, l'hôpital pour petits enfants «Simon och Mathilda Sachs Minne», construit par Ivar Fengbom, les plans pour le nouvel Hôtel de Ville si caractéristiquement conçu par R. Ostberg, et le Palais de Justice, par Carl Westman.





Musée du Nord (Architecte : J.-G. Clason)

« en pointe de diamant », ses pilastres flanqués de coquilles, surmontés de statues aux formes juvéniles et souples et toute casquée, sur son arc un peu disjoint, d'un souple jeu de « cuirs » sculptés, emmêlés, mariés, dans le style d'une Renaissance allemande très capricieuse.



Le quartier de Södermalm n'est point de ceux vers lesquels se porte la curiosité du voyageur. Sitôt qu'on y a gravi vers la terrasse des Diaconesses, vers Katarina ou Maria-Hissen pour voir à ses pieds la ville et ses environs en un tapis inoubliable, on redescend vers l'écluse qui barre le raccord des eaux du Mälär et du Saltsjön au sud et on se perd volontiers, car le spectacle est des plus colorés, parmi les bateaux des pêcheurs à quai, les boutiques des vieilles marchandes où la fleur avoisine le poisson, en un désordre qui chaque matin se renouvelle.

Et l'on s'en va, peut-être un peu rebuté par les pentes de ce quartier dont symboliquement une rue synthétisa le pittoresque accidenté. C'est la Hornsgata actuelle qui autrefois était la Besværs-gatan, la rue Pénible. On a peut-être tort de quitter si vite ce rivage. Il suffirait de quelques pas dans la Hornsgata pour croiser la Bellmansgatan, ainsi baptisée parce que Carl Michael Bellman, le grand poète suédois, y naquit au n° 24.

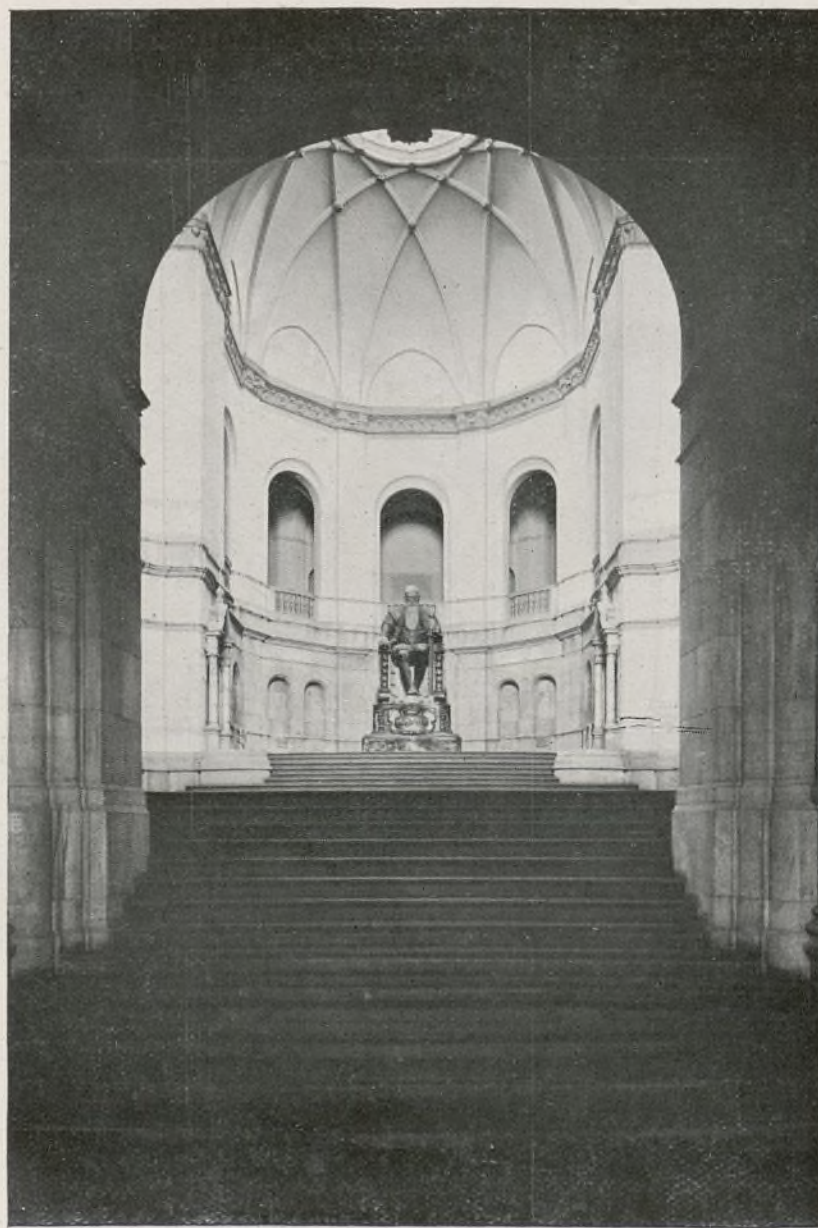
Mais un attrait irrésistible, à l'est, est apparu au voyageur, par-

delà des eaux où glissent les steamers fins et blancs : c'est le parc du Djurgorden, son découpage boisé, ses hauteurs ondulantes, l'amorce de ses chemins, ses maisons par groupes, ses villas isolées, son Musée du Nord, aux élégantes proportions de vieux style baltique (Vasa), son jardin de Skansen qui est une petite Suède en miniature, toute cette île charmante enfin posée à côté de la capitale, à son seuil, comme un rappel et une avant-garde des immenses forêts qui, sur la carte de la contrée, groupent leurs masses infinies.

Bellman ? Mais c'est le retrouver que de s'en aller au Djurgorden. Cet Anacréon suédois (1740-1795) n'a-t-il pas écrit des poèmes nombreux à la gloire de ce parc tant aimé ?

Et les Suédois, au 26 juillet (Bellmandagen) jour de sa fête, ne viennent-ils pas chanter ses mélodies et ses vers, à Djurgorden même, sous les ombrages du chêne qui lui est dédié et devant son buste tout proche contre lequel on brise une bouteille parmi les pampres qui le couronnent ?

Venus du Strandvägen et sitôt passé le moderne pont de pierre que gardent des divinités odiniques (\*), nous rencontrons le Nordiska Museet, construit par J.-G. Clason, le musée du Nord qui est mieux qu'un musée, presque un temple, en tous cas une admirable, on peut dire une incomparable école d'ethnologie comparée, un monument patient et définitif élevé à la gloire de la patrie



Intérieur du Musée du Nord (Entrée) et Statue de Gustave Vasa, par Carl Milles

(\*) Les tombeaux d'Odin, de Freia et de Thor existent, dit la légende, à Upsal.





Au fond, le roi Gustave V



La Famille royale en skis

En tête, le Prince Royal; à droite, le Prince Eugène

suédoise et constitué pièce à pièce, détail à détail, de tous les fragments épars de sa vie sociale, de ses mœurs, de ses arts usuels, de son idéal de beauté.

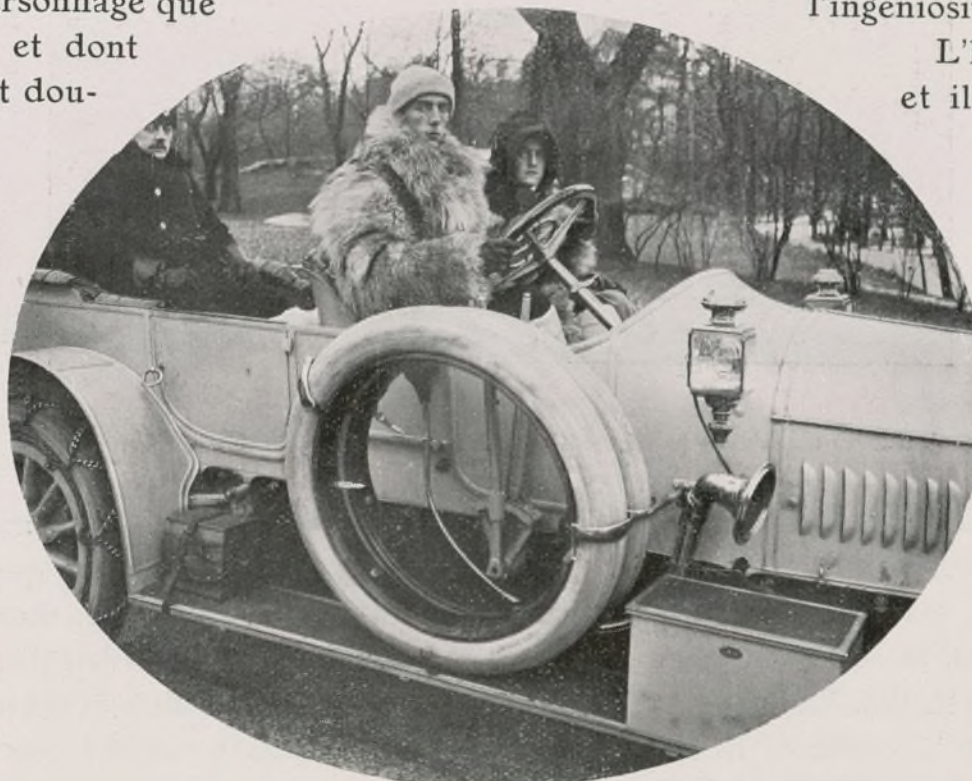
Il y a dans l'histoire du Musée du Nord un côté presque merveilleux, c'est celui du martyr, tenace et passionné, de son fondateur, le docteur Hazelius, personnage que notre Balzac eût aimé connaître et dont il eût tracé à lignes grandioses et dou-

en son pittoresque multiple, dans les temps anciens. Son désir, c'était de fixer les signes de la race avant que le flot montant du modernisme ne menaçât de trop près les vieilles coutumes chancelantes et n'emportât, vers les maelströms de l'oubli, tout ce bibelotage adorable et fragile où s'exerçait l'ingéniosité des ancêtres.

L'histoire a été maintes fois écrite, — et il convient de la rappeler, en bref,



La Princesse Royale en skis avec son fils aîné



Le Prince Wilhelm et la Princesse Marie en automobile



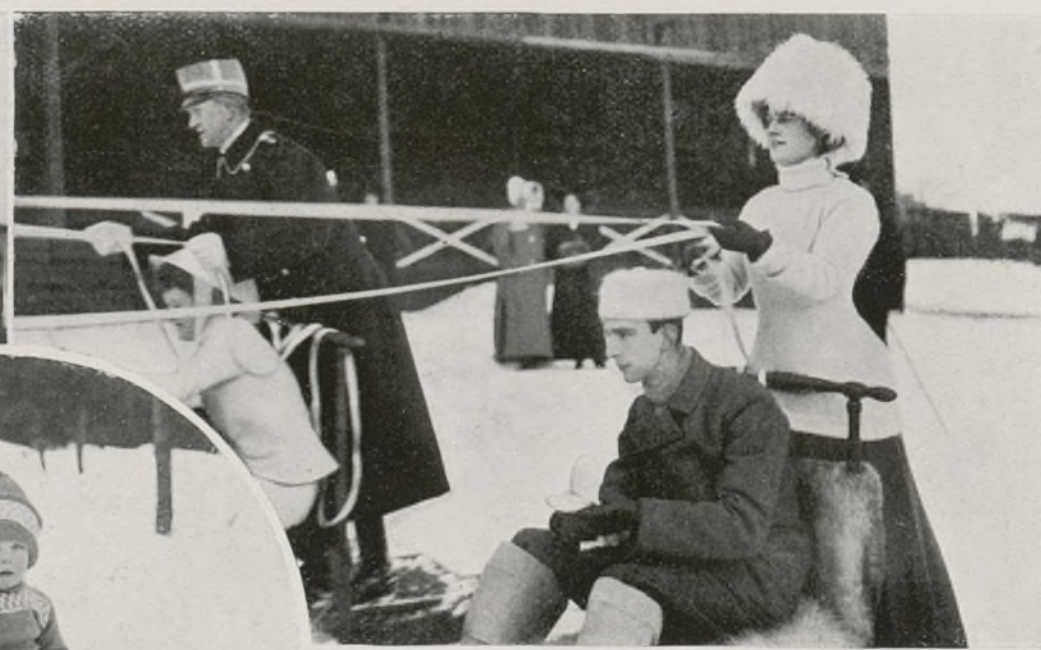
La Princesse Royale jouant au hockey sur la glace

loueuses aussi, le calvaire de collectionneur-patriote, acharné contre l'impossible, sacrifiant tout à son idée, fervent de son culte, suppliant, implorant, menaçant, arrachant, conquérant ses trésors un à un, par prière, par ruse, par une douce violence, parce qu'il fallait que cela fût et qu'il s'était juré de

ici pour le magnifique exemple qu'elle donne à toutes les nations — de ce pionnier infatigable, professeur à l'université d'Upsal, philologue, voyageant en Dalecarlie vers 1872 et bientôt convaincu que ses précédents travaux de linguistique ne sont pas l'objet majeur de sa vie, qu'il a mieux à



La Princesse Marie, cousine du Tsar



Le Prince Wilhelm et la Princesse Marie

ne pas mourir avant d'avoir vu son œuvre réalisée. Le vœu du docteur Arthur Hazelius, c'était de concrétiser sous un même toit, toute la tradition scandinave, de construire à l'aide d'objets judicieusement rapprochés, le tableau réel et tangible de ce que fut le Nord,

Les Fils du Prince Royal

faire parmi ses concitoyens et que son devoir est de prospecter parmi les provinces, parmi les collections pour y rassembler les éléments d'un tout qui, complété, sera un jour l'image " historique et culturelle " de son pays natal.

Sise presque aux bornes extrêmes du monde,



sous ce Norland qui, plus septentrional, n'est, en somme, terre conquise que depuis peu de lustres, la Dalécarlie, que Gustave-Adolphe appelait le trésor de la Suède restait en 1872, plus qu'aujourd'hui, hélas, la fidèle dépositaire, la conservatrice attentive d'usages autre part abolis. Le costume hérité des pères n'était pas méprisé des fils et le fichu des demoiselles y riait des mêmes couleurs que celui des grand-mères. L'unité dans le décor somptuaire, sa richesse simple, pourrait-on dire, son style ancien et immo-difié, variaient de bourg à bourg, mais dans chaque bourgade restaient, depuis toujours, pareilles à elles-mêmes. Ainsi en allait-il de la parure des maisons, depuis le siège sculpté à plein bois jusqu'aux tissus aux dessins traditionnels qui étoffaient le lit, la table, où bien masquaient l'étroite fenêtre. A peu près étrangers aux rumeurs extérieures du monde, ces enfants de la terre, autour de la Siljan, dans la ceinture tutélaire de leurs grands bois, veillaient ensemble sur leur séculaire faisceau de coutumes avec la même tendresse que chacune de leurs femmes, au souvenir du jour heureux des noces, soignait dans son écrin, l'altière coiffure d'or filigrané dont elle s'était couronnée pour s'unir devant Dieu.

Déjà, lors du voyage d'Hazeli-us, le commerce des objets d'art avait sévi en Dalécarlie. Il était temps. Le musée se forma dans la pensée du linguiste. Tout de suite, il appela pour



Jeune fille de Floda (Dalécarlie)  
d'après un tableau par Anders Zorn, appartenant à M. le comte Karolyi

de l'île Djurgorden. Trois ans auparavant, Hazeli-us, son père, était mort. Plus heureux que Solness, il avait vu, aux quatre angles du bâtiment, liées dans leurs solides échafaudages, monter des tours qu'il savait devoir être achevées.

Le Nordiska Museet est une ville. Aux premiers mots de cet ouvrage, nous nous sommes défendu de guider rue par rue à

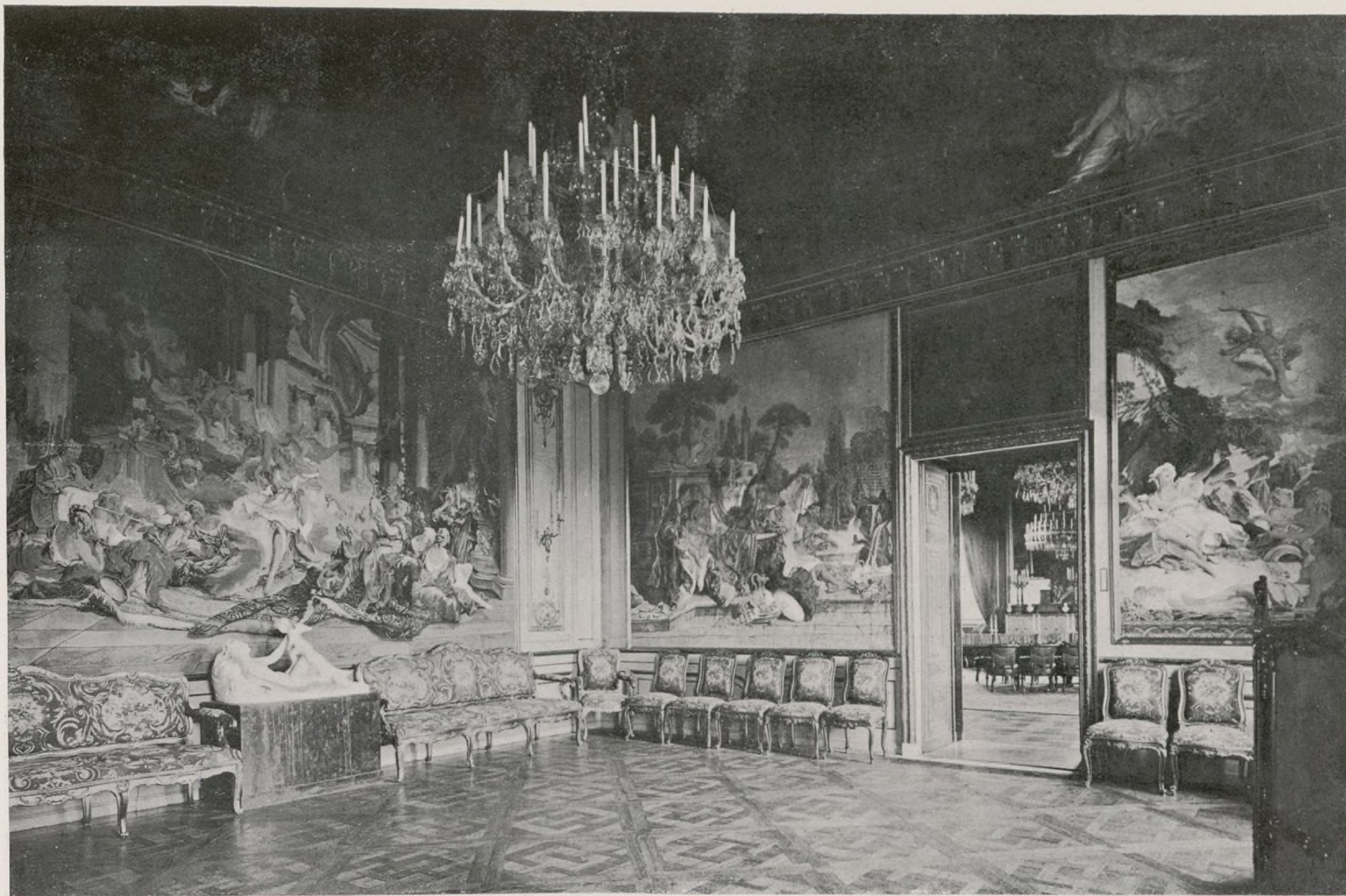
de l'argent; il en reçut beaucoup, on lui apporta des matériaux, les dons affluèrent de toute nature. L'élan se généralisa : les outils de la terre, l'équipement des voyages sur la neige, les éléments du concert familial, la parure des animaux, humbles collaborateurs du foyer, les rouets et toute la gamme des laines et tissus, s'accumulèrent dans un premier musée, dans le quartier nord, à l'angle de la Drottninggatan et de la Tunnelgatan. Mais Smoland, Blekinge, Scanie, Halland, Sudermanie, Ostrogothie, Vestrogothie, Bohuslœn, Helsingland et Laponie, Angermanie, Finlande, Esthonie et Livonie, Groenland, se trouvaient là trop à l'étroit. Le "Slojd", c'est-à-dire l'art usuel et appliqué, l'art populaire réclamait une classification plus ample, partant un musée plus confortable; on bâtit pour lui un palais avec les deniers d'une multitude de souscripteurs, et à exactement parler, de tout le peuple conquis à la généreuse idée.

Depuis 1907, le Musée ethnographique du Nord est installé dans son définitif local, isolé de toutes parts, sur la proue ouest



Tapiserie composée par Anna et Ferdinand Boberg, d'après les costumes actuels de Dalécarlie (Phot. Blomberg)





*Palais Royal de Suède. Un des Salons ornés de Tapisseries françaises*

travers Stockholm. Le même principe, dans cette cité du souvenir, nous impose de ne point détailler salle par salle. Tout au plus m'est-il possible de recopier dans sa spontanéité d'impression et selon le hasard de son griffonnage, le fragment d'un carnet que je retrouve parmi mes documents suédois et où j'ai noté devant les intérieurs paysans du musée, des détails qui m'avaient plus que d'autres attirés.

— Bois engravés, millions de motifs, la rosace et la fleur. Encore un peu parfois la tulipe des Hollandais. Mais souvent la rose, la rose églantine, et, l'on dirait, le perce-neige, la rose de Noël. Paysans qui travaillèrent à loisir, à la pointe du couteau, au coin du feu, pendant les longs hivers.

— Tous les ustensiles et objets en bois, le berceau, le rouet, les métiers de tisserands, les vaisselles, les patères serpentines, et où réapparaît aussi, venu peut-être de l'orient, le dragon, celui des Célestes, stylisé étrangement, plus familier, moins terrible, avec un accent presque byzantin.

— Voici les bois peints, dossiers de fauteuils, têtes de lits, coffrets et petites boîtes qui viennent du Vester-götland, et les chaises à sièges carrés, à dos rigides, ajourés avec deux traverses verticales ondulées, les buffets carrés du Dalsland, les vigoureuses ferronneries des chandeliers noirs et martelés, les



*Hôpital pour enfants*  
Ivan Tengbom, architecte

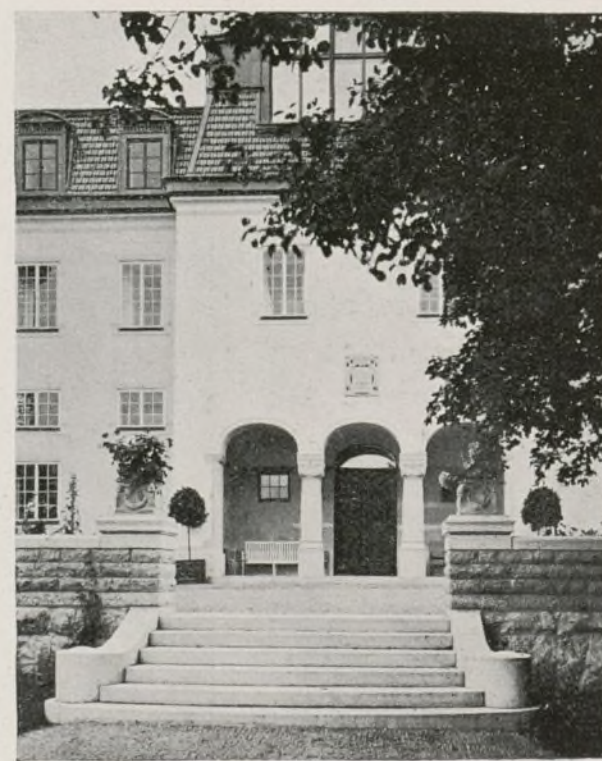
selleries décorées d'animaux du Bohuslän, les cristaux osselés, bosselés de l'Östergötland et ses meubles à panneaux évidés en plein cintre et jumelés.

— Maintenant les plafonds peints de Helsingland, avec des cavaliers et des licornes, le Gestrikland, et ses murailles décorées de pots fleuris, les boîtes enluminées avec éclat par les artisans naïfs du Södermanland, les humbles motifs de papiers peints du Vestmanland, directement empruntés à la nature ambiante, à l'exclusion de toute influence décorative extérieure, les hûches de Dalarne (Dalécarlie), les frises guerrières, religieuses, familiales blanches, jaunes et rouges, — du Halland.

— Et encore les si particulières vaisselles ocreuses du Smaland qui portent leur date de naissance : 1772, et se rehaussent, au pourtour, de fleurs vert foncé et brun clair : les chaises couronnées de Blekinge, les bougeoirs à trois bougies.

— Au sud de la Suède, une connexion visible avec la renaissance hollandaise. Le rococo, bizarrement, intervient dans le Nord. Mais par-dessus tout cela, un cachet traditionnel autochtone, des façons propres de traiter la matière et de la décorer, qui sont du fonds national scandinave. A remarquer qu'au Sud, les arrangements floraux, dans le décor de l'objet, se composent selon d'autres rythmes de lignes et de volumes que dans le nord. Les tonalités se différencient de même : plus vives au sud, et plus associées l'une à l'autre ; plus claires au Nord et généralement procédant sans mélange, à valeurs crues, franches, et très avouées.

— Voilà un lit wiking. Voilà les trépieds de Blokinge, le lit bahut, tout fleuri, d'Angermanland, et ses horloges hautes, sculp-



*Résidence du Prince Eugène*  
Parc de Djurgården. F. Boberg, architecte



tées et pansues, les meubles à balustres du Gestrikland, avec ces toiles peintes sur des thèmes religieux inspirés par la Bible. Voilà encore les meubles à panneaux en fort relief de l'Uppland avec le « cœur » souvent employé comme décor. Voilà toute la Laponie avec ses tentes, ses cornes entaillées, ses peaux de rennes cousues, ses ustensiles, le détail naïf de la vie de ces grands enfants nomades.

Un ensemble prodigieux de tapis, de tissus, d'étoffes, tous les textiles aux riches couleurs, aux motifs géométriques derrière lesquels des formes de nature réapparaissent, sévèrement stylisées. (Voir notamment les tentures de Floda, avec ces bandes où, parmi les croix, les losanges, les tirets, les arcs, les carrés, s'incurve une flore libre, en rinceaux, en étoiles, en corolles épanouies, en lianes, en feuillages cambrés.)



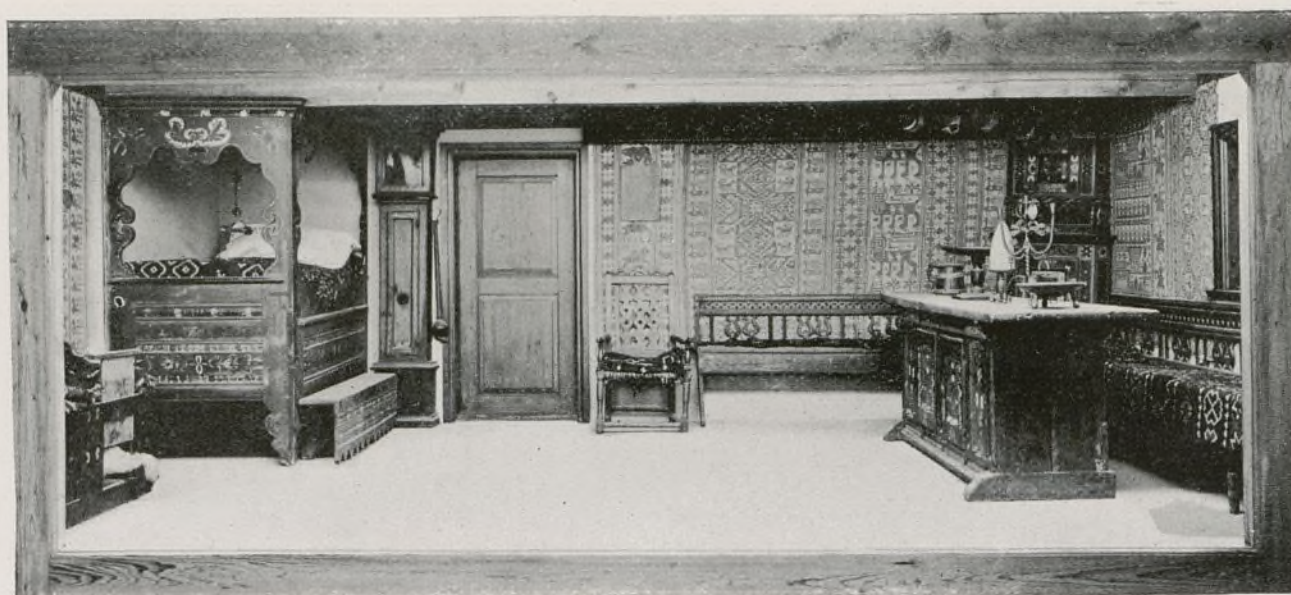
Porte dans le vieux Stockholm  
Dessin du Comte L. Sparre

..... Des pages et des pages pourraient être ainsi transcrites. Le touriste ne se lassera point d'étudier pas plus que je ne me fatiguerai d'écrire. Pourtant, il faut se borner. L'orfèvrerie païenne, les armures, les carrosseries, les gâteaux de Saint-Jean et de

Noël, les cercueils et les berceaux, tout ce peuple d'objets qui ont vécu dans l'intimité de la vie du foyer, qui pourraient être détruits et comme morts, dans les vitrines dispersées de cent mille collections, revit ici et retrouve une jeunesse désormais impérissable sous le regard songeur de l'austère Gustave Vasa (\*), assis dans son trône, au sommet des marches de l'entrée, et tel, sous son manteau de pourpre, avec sa longue barbe de Walhalla, que le génie tutélaire de cette Suède quintessenciée, née de l'autre qu'il agrégea en 1523.

Le D<sup>r</sup> Arthur Hazelius ne se contenta pas de concevoir et de mettre debout son Musée du

(\*) Statue superbe, par l'éminent sculpteur Carl Milles.



Chambre de Paysan de Scanie (Musée du Nord)

présentées. Il ne pouvait mieux désigner son emplacement qu'en élisant les collines rocheuses de Skansen et en y distribuant autour des petits bois, des prairies, des champs et des lacs, tout le décor vivant d'une Suède de poche. Comme l'étrange personnage qui dans Peter Schlemihl tire de sous son manteau des tapis, des télescopes et des éléphants, le fondateur de Skansen, en parcourant les 2.500 hectares de cette colline y fit bien vite apparaître à ses côtés, un parc aux rennes, un bassin de phoques, des renards noirs et des renards bleus, des lièvres, grues, coqs de bruyère, faisans, loutres, ramiers, autours, aigles pêcheurs, balbuzards, faucons, grands ducs, gelinottes, corbeaux, ours, élans, chevreuils, poules de multiples races, chiens de tous poils, chevaux, oiseaux marins, vaches, paons, etc.

Une fort ancienne demeure, sorte d'église à clocher de bois, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, désignait cette cime à l'aménagement

d'un pareil musée sous le ciel. Autour d'elle, se groupèrent bientôt de nombreuses habitations paysannes, des abris de bûcherons accroupis sur la terre, des huttes de bois identiques à celles dont la rusticité complète le charme des paysages, jusque dans les bourgades du plus lointain Nord, des gîtes de Lapons, des cabanes au détour des sentiers, des maisons de mineurs du Sud dalécarien, des fermes blondes sous leurs chaumes à la manière du Halland, des fromageries et des chenils.

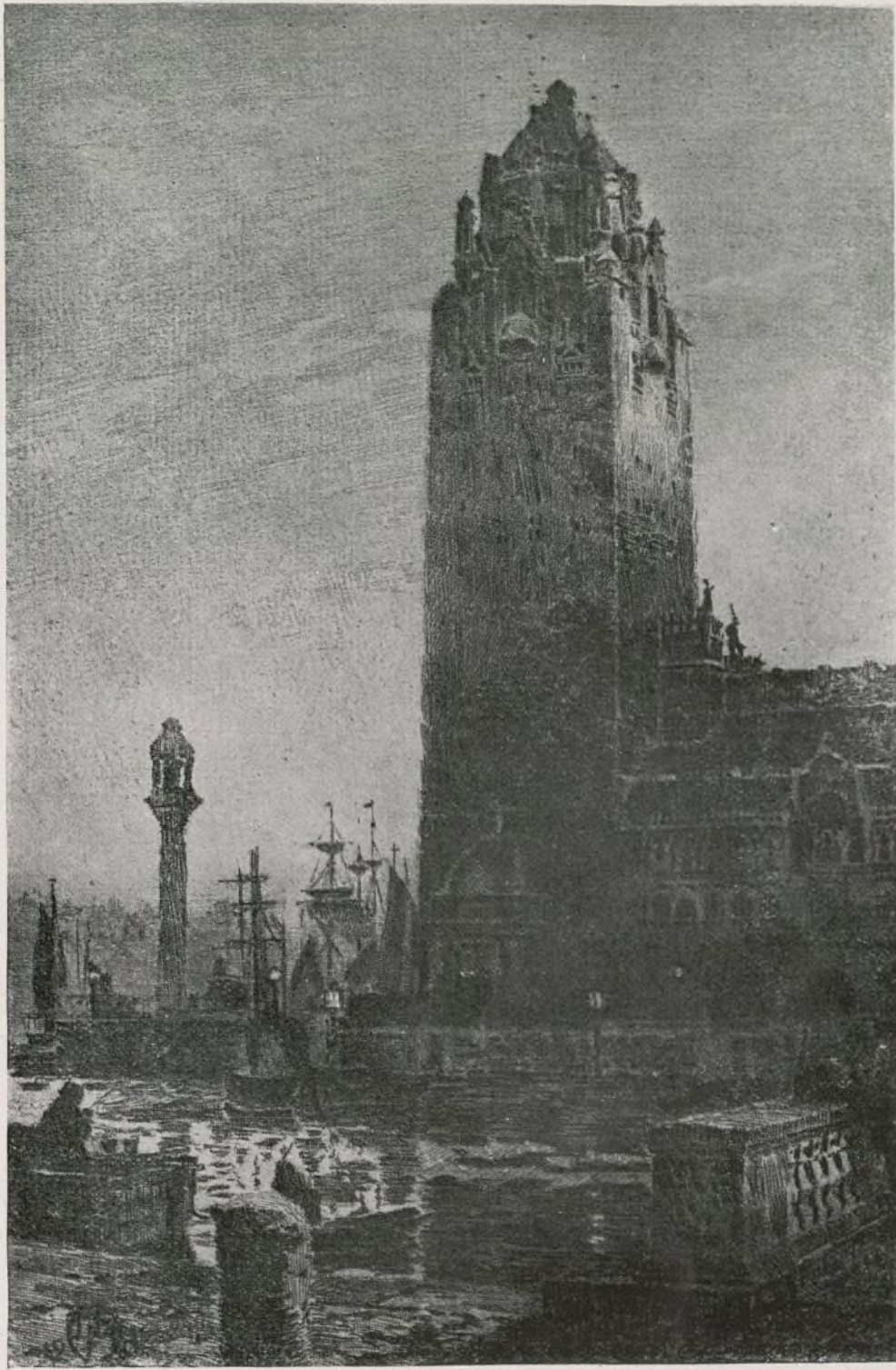


La Montée des Lions au Palais Royal  
Dessin du Comte L. Sparre



Un coin de " Skansen " (Dalécarliennes en costume national et mat de cocagne " Majestäng ")





Nouvel Hôtel de Ville de Stockholm, par Ragnar Ostberg  
(Eau-forte de Hjalmar Molin)

Moins évocatrice du passé, mais bien précieuse à l' amateur de panoramas, fut construite la tour du Bredablick dont le belvédère, à 75 mètres au-dessus du sol, plane sur un Stockholm presque intégral et sur une perspective de plus de vingt kilomètres vers les baies du Saltsjön et la mer.

En bas, parmi les verdure, aux beaux jours d'été, on voit, aller et venir, s'occupant aux travaux domestiques des métairies, brochant ou cousant, les taches vives que font sur l'herbe les paysannes vêtues de laines hautes en couleur, collerettées de blanc, de vermillon ou de noir, à la mode de Leksand, de Sudermanie ou de Rättvik. Elles passent et repassent au pied de l'arbre de mai qu'à l'époque du solstice emprisonnait jadis dans les méandres de sa danse une jeunesse dont le joyeux ballet se renouvelle maintenant plusieurs fois à la semaine.

C'est un des plaisirs les plus vifs d'aller voir danser à Skansen. Les Stockholmsois le goûtent autant que les étrangers. Ils ne manquent pas de faire apprécier à celui qui traverse leur ville, le caractère rituelique, instinctivement souligné, de ces rythmes, de ces enlacements. Une chasteté-née, en même temps qu'une rudesse tempérée par les bons usages, y apparaissent. Cette chasteté se distingue d'ailleurs très nettement des pruderies de tels autres peuples. Elle n'exclut pas la franchise du geste qui étreint, la claire expression des regards qui se cherchent et s'accompagnent. Oui, elle est bien née en chaque individu et si une part d'éducation y intervient, elle garde toute sa spontanéité naturelle et n'est point une vertu apprise. Quant à la rudesse dont nous parlions à l'instant, elle n'est que le lointain reflet d'un tempérament ethnique, à qui manquent peut-être les sinueuses grâces latines, mais qui en a d'autres, bien dignes d'être prisées. Les hommes dansent avec une ferveur qui va jusqu'à la véhémence, une joie enfantine qu'on prête volontiers aux guerriers de Gustave-Adolphe lorsqu'à travers leur camp passait, besace sur l'épaule et fifre aux lèvres, l'un de ces petits mendiants bossus que crayonnait alertement le fantasque nancéen Jacques Callot. L'emprise brusque

d'une taille qui fuit, la course vers la danseuse qui se dérobe; l'enlèvement d'un corps de belle fille vers les branches, à bras tendus, et même, et surtout, l'enjambement de la danseuse, soudainement pliée en deux et acceptant, rieuse, ce symbolique et expressif simulacre de conquête : autant de signes qui peuvent être retrouvés sans doute dans les danses d'autres lieux, mais qui en Suède prennent un accent plus expressif, si l'on se souvient de la latitude, des rudes hivers qui font, aux paysans, la vie plus âpre et qui dans les âmes retardèrent, pendant des siècles, l'efflorescence de toute curiosité vers les douces manières de vivre que goûtaient les peuples méridionaux.

Ne prolongez point cette théorie pourtant jusqu'à rechercher dans les rangs confondus des danseurs dalecarliens de Skansen, le fil invisible qui les relie encore, à travers les plus lointaines généalogies, aux peuples primitifs sur qui régna Harald I<sup>er</sup> à la belle chevelure et Olaf Skötkonung. Ce serait se perdre dans un système et à la poursuite de ces hypothèses vaines, vous gaspilleriez d'utiles minutes qu'il vaut mieux consacrer à regarder tout bonnement danser comme on ne danse nulle part ailleurs. Tout au plus, vous autoriserez-vous à établir, et non sans raison, quoique cependant avec des différences profondes, une parenté entre ces groupes de charmantes suédoises, blondes de cheveux et roses de chair et les filles de pure race normande qui dans les villages, du Havre à Rouen, dansent sur les mails, quand c'est le jour d'assemblée. L'assimilation se supporte parfois, si l'on ne considère que les types ; elle n'a plus de vraisemblance dès que l'on compare la manière de danser.

Nos cauchoises ne mettent que fort peu de religiosité dans leurs pas et on ne peut nier que les cavalières de Skansen, dans leurs contre-danses, même pour les mouvements les plus vifs, n'ajoutent sans s'en douter, et fut-ce imperceptiblement, aux gentillesse de la femme qui ne veut être que femme, un peu de cette gravité solennelle qui, il y a deux mille ans, convenait sans doute si bien aux prêtresses de Freia.

Le dimanche, le Djurgorden est l'un des principaux buts de promenade de Stockholm. Sous ses beaux chênes, dans ses prairies, au bord de l'eau, sur les barques et dans les sentiers, on va, en été, parmi les petits cafés dont certains ne vendent point de spiritueux. Skansen, le Musée du Nord, le Musée Biologique, et, plus profanes, le grand Restaurant Hasselbacken, le Cirque Hippique et quelques Tivolis chantants se par-



Projet pour le nouveau Palais de Justice  
(en construction)  
Aquarelle de l'architecte Carl Westman





tagent le flot populaire. Les longs jours du Nord font cette fête plus complète jusqu'à l'heure tardive du crépuscule.

En hiver, ce sont d'autres plaisirs qui trouvent au Djurgorden un de leurs centres principaux, mais qui s'élargissent loin sur le Mälar et le Saltsjön gelés, avec le vol des patineurs munis de grandes voiles, la course des lanceurs de traîneaux, des jeunes gens à cheval audacieusement avancés au galop sur le cristal, d'île en île. Pas une capitale pour avoir mieux organisé les mois de la neige et du froid. Le sport hivernal vaudrait ici un long chapitre. L'exemple en est donné par les princes et princesses de la maison royale, par de nombreuses Sociétés et pour mieux dire par toute la Société. Comme l'antique Athènes, Stockholm s'enorgueillit à juste titre de ses délassements physiques. Elle en porte la culture au point que l'an prochain, au 59<sup>e</sup> parallèle, renaîtront organisés les jeux olympiques. On en élabore en ce moment les programmes. La réalisation en est certaine et ce ne sont certes pas les champions qui feront défaut. L'*Idrott*, le sport, est une vertu suédoise (\*).

Les Vikings des temps les plus anciens couraient les mers, faisaient la conquête des terres nouvelles ; sagaces et forts, ils développaient le corps et enrichissaient, eux aussi, leur esprit, encore qu'ils ignorassent l'adage juvénalique.

Les Stockholmsois d'aujourd'hui aiment la course, la lutte corps à corps, le saut, le dragkamp (jeu de la grosse corde), les randonnées en ski, la natation, l'équitation, le jet du javelot, le tir de l'arc, l'escrime au bouclier, le jeu de balles. Ce n'est pas un contre-sens que d'assurer que ces mêmes goûts durent être donnés par les Scandinaves à l'Angleterre, où des colons du Nord s'installèrent par milliers. Femmes et hommes courent à



Le Poète Bellman (1740-1795)  
Dont les chansons charment encore la Suède

Mais revenons au jardin de Skansen. Le décor engivré de Stockholm vu de là est de tout point merveilleux. Il y a sur cette ville en costume de mariée, des fins de jours émouvants où dans le ciel bas, la lumière appauvrie s'éploie selon des irisations, des diaprures presque boréales. Presque? Qu'est-ce à dire? Boréales de tout point à de certains jours où la féerie céleste incendie les horizons sous la voussure des arcades prismatiques jaillies de l'au delà polaire.

En ces temps de décembre, Skansen, où il nous est doux de nous attarder, présente des aspects qui créent l'illusion parfaite et permettent à l'esprit de se transposer vers les lointaines campagnes de Blekinge et de Halland. Sous son manteau blanc, le parc est étendu. Les grands troncs le rayent de noir fin et les branches et ramilles serties d'un fil d'argent

s'entrecroisent jusqu'à former des fonds bleus derrière lesquels s'enfonce la perspective d'une Stockholm qui serait immaculée sauf l'estompé des fumées au-dessus des toits.

Mais quand on oublie la cité proche, on ne voit bientôt plus derrière la dentelle des branches inclinées que les trois toits ensevelis de la maison rustique de Blekinge, sa barrière et aussi la pierre debout qui, non loin, simule quelque séculaire tombeau, ou bien encore le petit pont gardé par quatre blocs rudement équarris, jeté sur l'invisible rivière derrière laquelle la ferme hollandaise penche son grand comble sur le porche d'avant-cour.

Un silence absolu règne là, sauf parfois le cri rauque d'un oiseau de proie qui s'ennuie dans sa cage et appelle, par-delà les horizons, ces immenses forêts dont vers l'extrême nord jusqu'aux pays des Lapons, les chênes, les bouleaux et les pins s'avancent au devant de la nuit éternelle.



"Korum", fresque par Carl Larsson, dans l'Ecole "Norra Latinlaroverhet" Stockholm (Phot. Laurin)

l'aise sur la glace. Le patin est, pour le peuple, un sabot utile : les distances en sont singulièrement raccourcies. La course sur la neige avec des « raquettes » aux pieds est fort en faveur. Il existe une Société pour l'avancement de la course sur la neige. Mais on court aussi sur la glace avec des yachts à voiles aménagés sur des sortes de traîneaux. Les traîneaux ! Innombrables, ils dévalent en hiver la « colline à glace » artificiellement établie au Humlegorden. En été, c'est le canot, toutes les formes de l'athlétisme, dans les parcs de sport et le tir et la chasse.

(\*) M. E. Grut vient d'établir pour Stockholm un Stadion nouveau qui est, dans le genre, une œuvre de premier ordre.

Il conviendrait de visiter le Musée national. C'est le principal musée d'art de Suède. Mais nous ne pouvons que le citer en mentionnant les décorations de son escalier, si heureusement conçues par Carl Larsson, ainsi que la belle collection de vieux maîtres hollandais, riche surtout en Rembrandts. On y trouve aussi de forts beaux tableaux des maîtres français : Boucher, Nattier, Chardin, etc. De même, mentionnerons-nous seulement le Musée des antiquités nationales, la collection royale d'armures et de costumes, le Musée d'artillerie où l'histoire des grandes guerres suédoises se raconte, le Musée d'histoire naturelle. Ainsi en va-t-il des bibliothèques, de la biblio-





VUE DU SALTSJÖN AU CRÉPUSCULE

D'après un tableau du PRINCE EUGEN DE SUÈDE



Ayuntamiento de Madrid



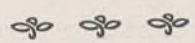






MUSEE NATIONAL DE STOCKHOLM. — *La Conspiration de Claudius Civilis*  
peint par Rembrandt en 1660 pour décorer l'Hôtel de Ville d'Amsterdam (Phot. Laurin)

thèque royale qui date du temps de Gustave Vasa, de la bibliothèque de l'Académie royale des sciences, de celle de l'Institut médico-chirurgical Carolin, de l'Institut central de gymnastique (gymnastique, anatomie, physiologie), de celle encore de l'Académie des Belles-Lettres, d'histoire et d'archéologie, du Riksdag (documents parlementaires), du Bureau central de statistique. Il serait précieux de dire l'organisation, si méthodique et si bienfaisante, à Stockholm surtout, de la lutte contre l'alcoolisme, de visiter certains de ces débits modèles, réglementés à cet égard, par une discipline sévère, d'expliquer l'œuvre efficace des sociétés de tempérance. Enfin, il y aurait un chapitre des plus pittoresques à consacrer à l'examen des travaux scolaires où les jeunes gens sont exercés dans les diverses techniques du *slojd*, du travail manuel, grâce auquel se perpétuent les industries populaires du pays. Mais on ne peut que signaler ces riches champs d'étude à la curiosité de chacun, selon ses préférences. Peut-être, au reste, y reviendrons-nous.



Stockholm n'est point décrite encore si l'on ne parle point de ses environs. D'autres villes sont belles en soi et, passées leurs portes, ne sont plus entourées que de paysages qui ont leur valeur propre, qui se distinguent

de la cité, sont *autre chose*, ne gardant avec elle que des liens assez vagues. Les environs de Paris ne sont plus Paris. Les environs de Stockholm sont toujours Stockholm. La capitale suédoise, par d'autres raisons que celles des chemins

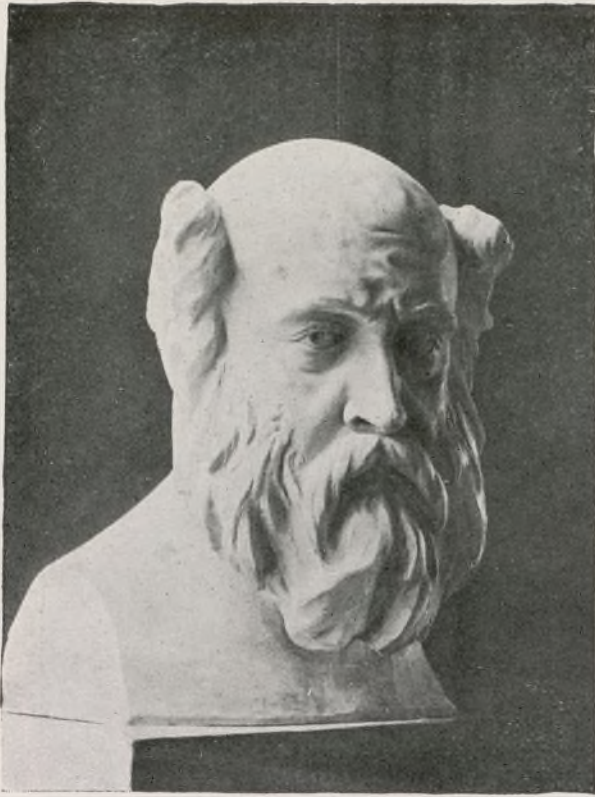
de fer et des bateaux, participe étroitement à la vie de ses alentours. Ils ne sont qu'une extension de la ville elle-même, des faubourgs aimables et souriants où, dans de larges décors de nature, les Stockholmois se retrouvent chez eux. Sur le Saltsjön et le Mälär, fort loin du Palais Royal, Stockholm reste présente, sous la forme de ces villas innombrables, et de ces châteaux, qui du petit au grand, se rattachent à la vie d'aujourd'hui ou au passé historique. Ce n'est point dépasser les limites de notre programme que d'aller de rivage en rivage interroger ces horizons. Ce serait y laisser une impardonnable lacune que de paraître ignorer Haga, Ulriksdal, Djursholm, Vaxholm, Saltsjöbaden, les bains du lac Salé, Drottningholm, Mariefred, Grips-holm, et l'innombrable mosaïque des îles.

Le château d'Haga est modeste, mais il a un beau parc. Gustave III y voulut bâtir un palais. Son rêve resta inachevé. Une église, non loin, asseoit son clocher de granit sur des fondations que scellèrent, dit-on, les premiers autochtones du



Tombeau de Gustave-Adolphe à la Riddarholmskyrkan  
(Phot. Bengt Osling)





*Le Poète lyrique Gustave Fröding*  
Buste par C. J. Eldh

lieu, alors qu'ils ne croyaient pas encore au Dieu des chrétiens.

Ulriksdal, à peu de distance, ouvre devant son Slottet une belle allée où rêva peut-être le prince Ulrich, fils de Charles XI. Djursholm s'ennorgueillit de ses villas, qui regardent la baie du Stora Värtan. Le château n'est, il est vrai, que d'un intérêt secondaire.

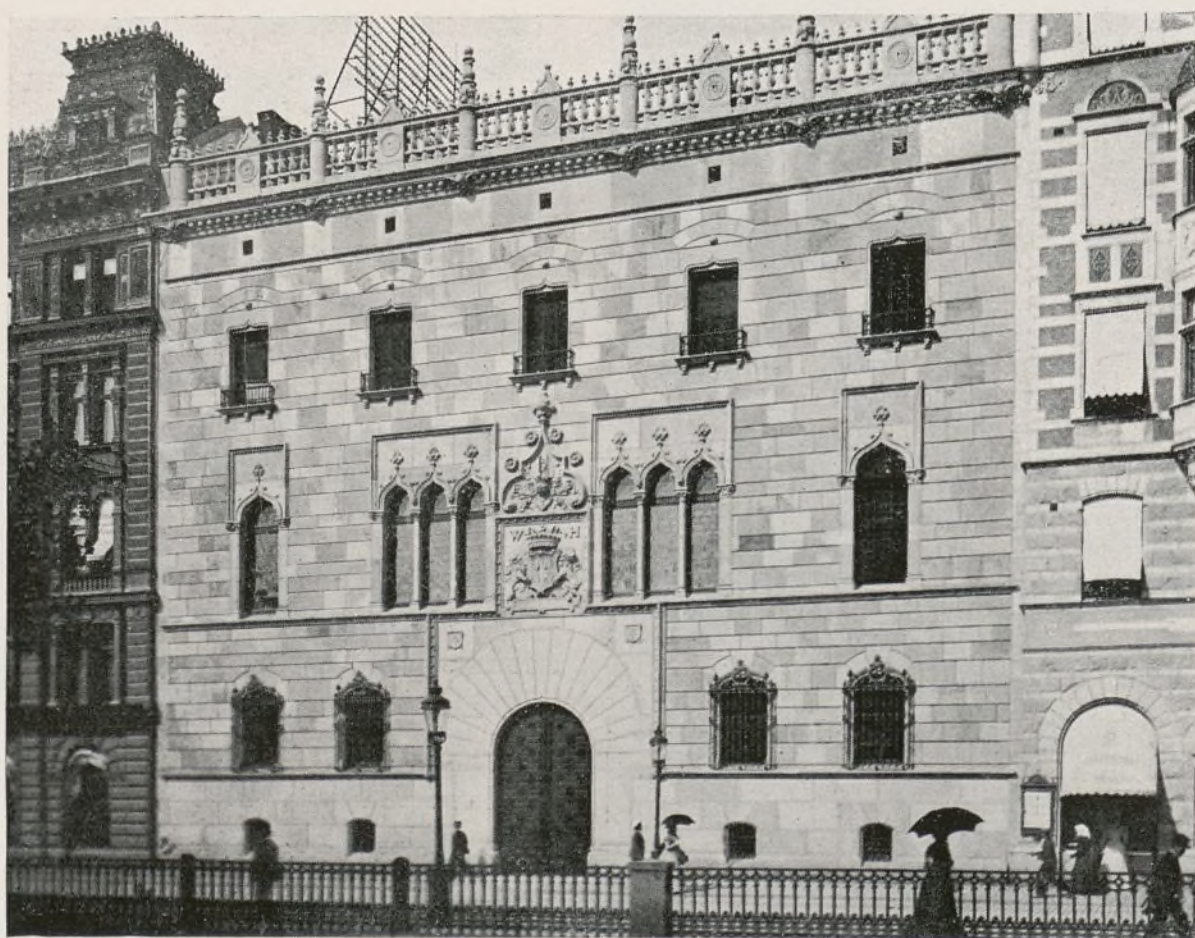
Les bateaux de Stockholm joignent Vaxholm en moins de trois quarts d'heure.

Une forteresse, dans une île voisine, fut construite par Gustave Vasa, et transformée, il y a quelques années, par les stratèges modernes.

Une autre la regarde et toutes deux commandent les passes; elles montent là une sévère garde, pendant que se repose la tour de Oscar Fredriksborg qui, en d'autres temps, guettait vers ceux qui viennent de la mer.

Les bains du lac Salé, depuis vingt ans, sont l'un des plus beaux joyaux que Stockholm suspendit à son cou. La baie est d'une calme beauté, où ils prirent place, dans un site épanoui, presque en Baltique déjà. Des hauteurs environnantes, le panorama sur les eaux, l'étendue du ciel et l'horizon de plateaux au loin, trouve un cadre digne de lui, dans le balancement des grands pins tortueux, dont, sur les pentes, vers le plan immobile du lac, les futs hérissés dévalent parmi les rondeurs blondes des bouleaux.

Le château de Drottningholm vaut par ses intérieurs, son parc, ses jardins à la française, son labyrinthe et son théâtre. Sa longue façade taciturne, face à l'eau qui tremblante en double l'image confuse, séduit pourtant par l'originalité de ses toits renflés aux angles de l'aile principale, bombés en calote sur les pavillons extrêmes, à la façon des dômes de notre château de Cheverny (Loir-et-Cher) si français dans ses proportions et ses lignes et d'ailleurs à peu près contemporain.



*Le Palais du Comte W. de Hallwyl*  
Architecte : J. G. Clason

Mais, après la silencieuse bourgade de Mariefred, voici le beau château de Gripsholm, dans sa couronne d'arbres, avec ses tours rouges, dressées en poivrières robustes sur la baie. C'est assurément la plus remarquable résidence, parmi toutes celles dont est semée cette région. La mémoire de Gustave Vasa est intimement agréée au mortier de ses murailles et plusieurs siècles du destin suédois sont écrits, au sourire des portraits de femmes, à la gravité des effigies mâles, sur les cimaises de ses salles nombreuses. Eric XIV, Jean III, Charles IX vécurent sous ces plafonds; Gustave IV Adolphe y abdiqua. Des canons pris aux Russes, parlent, dans la cour, des guerres du xvi<sup>e</sup> siècle, et aux étages, le guide énumérant le chapelet des chambres, souligne volontiers que telle ou telle fut une prison royale. Une galerie d'armures et un théâtre peuvent distraire, mais pour qui se nourrit, ne fût-ce qu'un peu, d'histoire suédoise avant de fouler le sol de ce pays si attaché à ses glorieuses traditions, un attrait chante et engage aux longues stations dans la collection des portraits où près de 2.000 Suédois notoires dialoguent, dans leurs cadres noirs, sur les hauts faits du temps jadis.

Il n'est point vain d'assurer que, si l'on parvient à éloigner le portier, — bien qu'il soit fort accueillant — et à s'isoler un peu dans cette vaste demeure où se synthétise, dans une immobilité poussiéreuse, tout le prestige militaire d'un peuple qui



*Une des Salles du Parlement*  
(Phot. Blomberg)

fut si grand par ses magnifiques audaces, on ne tarde point à se sentir plus près de ces inconnus, — soldats, magistrats, princesses, monarques, — et bientôt, à mieux comprendre ce que leur grande famille peut inspirer de respect à tout Suédois.

Me sera-t-il permis de retracer ici quelques strophes improvisées dont le rythme me fut donné par un prince drapé dans un noir manteau, appuyé, je crois, sur son épée et dont j'ai le regret d'avoir oublié le nom ?

Sur l'immobile écran des sapins — haute frise  
Plaquée au bord du ciel, comme un sombre pochoir, —  
Près du lac qu'emperlait la candeur d'un beau soir  
Et drapant à son mur un lourd manteau cerise,

Gripsholm mort profilait sa pesante carrure.  
Ses flancs nus, son donjon, ses lucarnes, ses tours,  
L'accent roux de sa brique en façade, et ses cours  
D'où l'ombre remontait vers l'altière toiture.

Et bien qu'il fut sans vie, et qu'à son large porche  
La ronce dévorât les armes du « Griffon », (\*)  
J'entendais son vieux cœur de pierre battre au fond  
Des caveaux où Vasa n'élève plus sa torche.

L'écho mal dispersé des temps fols ou tragiques  
Jouait encor pour moi parmi ces lieux déchus.

(\*) Celles de Bo Jonsson, gentilhomme de la fin du xiv<sup>e</sup> siècle qui construisit le château et qui fut surnommé Grip (Griffon) d'après l'emblème figuré sur ses armes.



Et les cris et les pleurs de ceux qui se sont tus,  
Toujours s'y mariaient à d'ardentes musiques.

De ce château-prison, de ce château-plaisance,  
Un palpitement d'âme, imprécis et confus  
Sortait, émouvait l'air, et, de tout ce qui fut,  
A tout ce qui survit prouvait la survivance.

Mon rêve, à mots prudents, évoquait les fantômes,  
Qui, chaque nuit s'en vont, par les salles, revoir  
Les retraits de muraille où leur sourd désespoir,  
Les blottit, sanglotants, et le front dans les paumes.

« Leurs voix, murmurait-il, certains l'ont entendue ;  
C'est Jean, frère d'Eric quatorze, emprisonné  
Cinq ans, et c'est Eric à son tour condamné,  
Hurlant deux longs hivers sa couronne perdue.

Blême, errant, c'est aussi Gustave quatre Adolphe,  
Portant un pleur de sang au bout de chaque cil  
Et qui, vers le printemps, revient, de son exil,  
Voir le ciel suédois fleurir aux eaux du golfe.

Mais c'est Gustave trois qui, pour la comédie,  
Travestit dans sa loge un cadavre amusé,  
Et sur l'os résonnant d'un fémur oublié  
Improvise, en raillant, quelque aigre mélodie !



Salle à manger du Château du Prince Eugène à Valdemarsudde  
Architecte : F. Boberg (Phot. Laurin)

Les soirs qu'il apparaît dans le théâtre en fête  
Une salle-fantôme applaudit à son art,  
Et, crânes maquillés, sous la poudre et le fard,  
Une troupe de morts amuse un roi squelette.

Mais parfois quelqu'un vient briser les chanterelles :  
Main haute, lèvres en feu, c'est Gustave Vasa  
Qui bâtit sa patrie et si haut la plaça,  
Et qui tord les archets en soufflant les chandelles. »

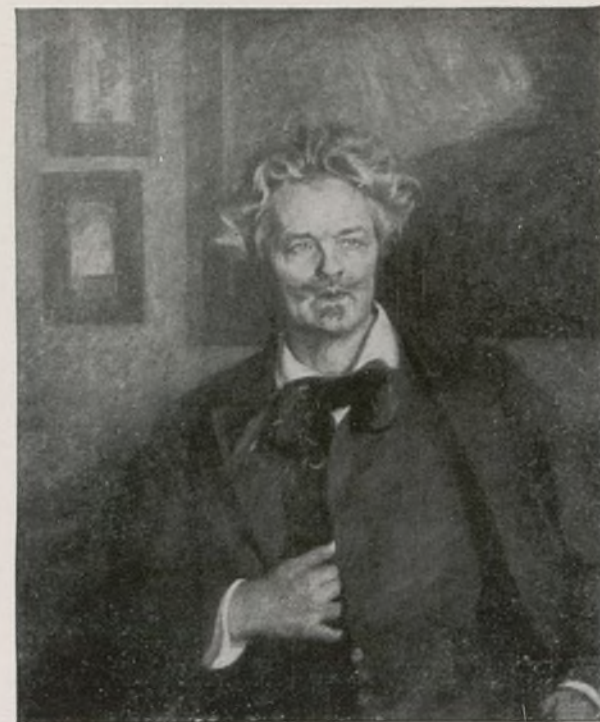
Ainsi contait mon rêve et brodait mon caprice  
Alors qu'autour des murs je cherchais pas à pas  
Ce lyrisme grisant que réclame tout bas  
L'âme ivre du poète à l'histoire complice.

Le lac multipliait l'image de mon songe ;  
Je croyais percevoir sous ses dormantes eaux,  
Dans le reflet des toits, l'écho de cet écho,  
Qui, du fond de la mort, à Gripsholm se prolonge.

Et quand la lente nuit déploya son suaire  
Sur le cristal terni qui ne reflétait plus,  
J'entendis, vers la cour, un invisible luth,  
Convoquer à la danse un royal ossuaire.

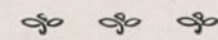
A une artiste suédoise, à M<sup>me</sup> Anna Boberg,  
ces notes crayonnées dans les hautes salles de  
Gripsholm furent dédiées. Je ne pouvais en  
faire hommage à quelqu'un qui les comprit  
mieux. La plus vaillante peut-être de toutes les

Suédoises (\*) n'a-t-elle  
pas en effet prouvé  
de manière fort élo-  
quente sa fervente  
piété pour tout ce qui  
est le passé de sa pa-  
trie, en composant ce  
tapis *Begravning i  
Leksand* (Enterrement  
à Leksand) où elle a,  
près de l'église au  
clocher bulbeux, entre  
les tombes et les arbres  
légers, éternisé dans  
la haute lisse toute la  
poésie des costumes  
provinciaux ? Cette  
tapisserie si excellem-  
ment descriptive, qui a  
figuré, en 1909, à l'Ex-



Auguste Strindberg  
le plus grand auteur suédois moderne  
peint par Richard Bergh (Phot. Blomberg)

position d'art industriel de Stockholm, est actuel-  
lement tendue sur les murs du Musée national.



Il serait logique, après avoir parlé de Stock-  
holm, de saluer les éminents Suédois qui, si  
nombreux et si distingués dans le monde entier  
par leurs mérites ou leurs travaux, ajoutent un  
si brillant éclat à leur belle patrie.

Mais il ne m'est plus possible de donner à ce  
chapitre, si nécessaire pourtant, les développe-  
ments qu'il comporterait si je voulais être équi-  
table envers tous. La Suède et Stockholm voudront  
bien me pardonner si j'ai tout accordé à la capitale  
et si je donne aussi peu à ses plus dignes habi-  
tants. Le roi Gustave V est le plus simple de  
tous les rois. Il est aussi le plus studieux, le plus  
doux ; les Suédois disent « le plus timide, mais

(\*) M<sup>me</sup> Anna Boberg, femme de l'architecte Ferdinand  
Boberg dont les efforts incessants contribuent, pour une si large  
part, à la renaissance d'une architecture nationale en Suède,  
accomplit chaque année l'émouvante prouesse de monter,  
jusque dans l'Extrême Nord parmi les glaces des fjords et les  
rudes populations des pêcheurs de morue, pour ajouter, en  
peintre de grand talent, à une série de toiles fort appréciées où  
elle traduit avec une rare sensibilité la poésie des âpres et  
magnifiques solitudes des régions polaires. Ajoutons que  
M. F. Boberg achève l'étude d'un projet considérable qui sera  
livré le 15 octobre prochain, et pour lequel en 1912, sera prise  
une décision définitive : projet pour le siège social de l'institution Nobel à  
Stockholm. Ce monument sera situé, en un site admirable, sur un monticule  
rocheux, au milieu d'un parc, et au voisinage de l'eau.



La Cour du Musée d'Artillerie  
Canons pris dans les grandes guerres de Suède au XVII<sup>e</sup> siècle







Fresques de Carl Larsson dans le grand escalier du Musée National (Phot. Laurin)

certainement le plus consciencieux dans son métier de roi » ; c'est là un éloge qui, montant de son peuple, doit toucher le cœur d'un prince. La reine ne manque pas de collaborer à ses travaux et la Suède rend hommage à son grand cœur et à sa bonté. Le prince héritier n'a d'autre histoire que celle d'un homme heureux de ses trente ans, de son beau nom de Gustave-Adolphe et de son jeune foyer.

Le premier frère du roi, — Prince Charles, — et son plus jeune frère, Prince Eugen, vivent généralement à Stockholm. Ce dernier est un artiste des plus distingués, élève de MM. Bonnat et Gervex, peintre des beaux sites de sa patrie, selon une technique sensible, émue, qui lui appartient en propre et qui correspond entièrement au style, à la couleur, au caractère des décors où se complait son art.

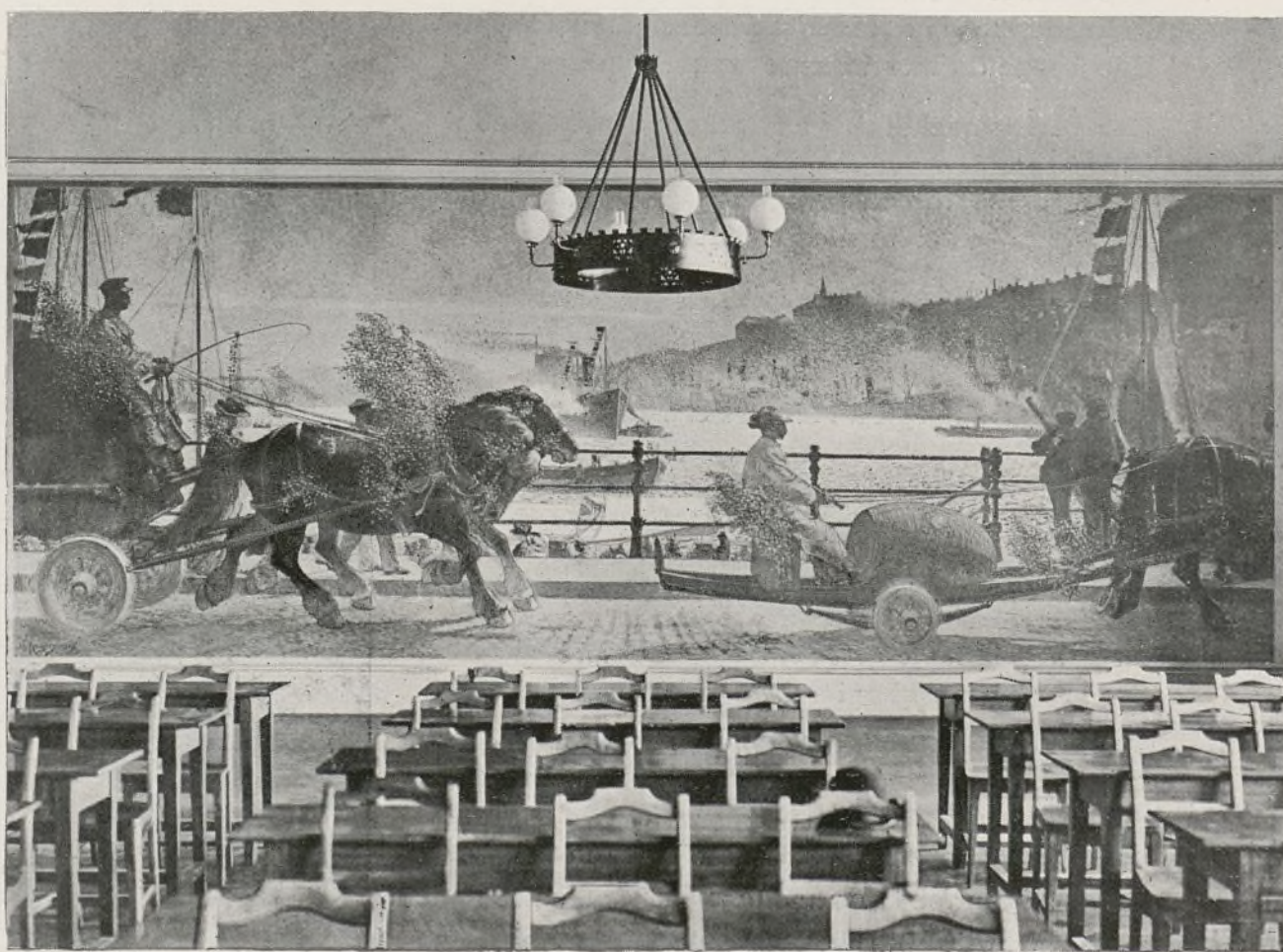
Le peintre Zorn vit loin de Stockholm et aussi M<sup>me</sup> Selma Lagerlöf. MM. Carl Larsson, peintre et Verner von Heidenstam, le grand romancier-historien n'en sont pas les hôtes réguliers. Mais le célèbre peintre Bruno Liljefors y séjourne généralement : il est une des plus hautes gloires de la Suède. C'est assurément le premier des « animaliers » du temps présent. La collection Thiel, au Djurgården, renferme ses plus belles œuvres. Il serait infiniment désirable qu'un jour à Paris nous eussions une exposition globale de cette remarquable production à propos de laquelle l'artiste se plaît à dire : « Je fais des portraits d'oiseaux. » Il serait ingrat d'oublier M. le baron Carl Carlsson Bonde, c'est la personnalité la plus populaire de Suède : orateur, jovial, riche, homme politique, chef du parti libéral, il s'est généreusement consacré à l'extension toujours plus grande des relations franco-suédoises. Sa bibliothèque de volumes français, est l'une des plus complètes du monde. M. Knut Wallenberg, bienfaiteur de Stockholm, fondateur des Bains salés ne saurait être oublié ici. Ne vient-il pas de donner encore 500.000 couronnes pour la décoration de la grande salle des fêtes du Palais de justice que construit M. Ragnar Ostberg ? L'écrivain August Strindberg, vit, lui aussi à Stockholm, ainsi que le célèbre Montélius, directeur du Musée historique, M. Cederström, grand peintre d'his-

Immeuble de la Société des Médecins Suédois  
Architecte : Carl Westman (Cl. Blomberg)

toire, M. Sven Hedin, explorateur du Thibet, l'illustre biologiste et chimiste Arrhénius, et le général baron de Rappe, vaillant ami de la France. Quoi qu'il m'en coûte, force m'est de limiter là le livre d'or où je voudrais graver les noms de tant de distingués Suédois, sans oublier celui de M. Thorsten Laurin à l'amabilité de qui je dus tant de précieux documents, pendant que je composais la présente étude.

Il ne me resterait plus maintenant, au souvenir de ce si beau pays, qu'à retracer l'aimable cartouche dont se décore, là-bas, la porte du peintre Larsson : *Sois le bienvenu, cher ami, chez Carl Larsson et sa femme*. Si à Stockholm cette inscription n'est point sur toutes les portes, ce n'est que vérité de dire qu'elle est franche et spontanée, dans tous les cœurs. Mais, ce serait trahir la mission qui m'a été confiée si, après avoir essayé de donner de la capitale suédoise une impression pittoresque, broyée à larges touches je ne prenais soin, en matière de conclusion, d'aborder ne fut-ce qu'à la hâte, certains détails dont il faut pourtant tenir compte pour donner de cette belle cité une impression à peu près intégrale.

Un ouvrage plus étendu m'eût permis d'insister mieux sur la vie quotidienne de Stockholm et d'explorer, dans le vif, le détail des mœurs. Force m'a été de choisir et de m'attacher plus précisément à la description des grandes lignes structurales de cette belle cité. Il ne faudrait pourtant pas déduire de l'effort considérable qui y fut fait depuis un quart de siècle pour la conformer aux aspirations les plus modernes, que la capitale Suédoise a systématiquement renié ses traditions, effacé résolument les traces du passé. Ce serait oublier trop tôt ce qui a été écrit ici même au propos de cet incomparable Musée du Nord et du parc de Skansen. Tout au contraire, en Suède, on sait fort bien mener de front le souci d'un progrès matériel toujours croissant et le devoir de respecter les vieilles institutions et les usages anciens. Rien n'y est touchant par exemple, comme d'entrer dans le détail de la législation de ce pays, concernant

Le Jour de Saint-Jean à Stockholm  
Peinture murale de Nils Kreüger, exécutée par la Société de l'Art dans l'Ecole





Proscenium du Théâtre Dramatique, peint par Julius Kronberg

les intérêts des Lapons qui sont cependant si souvent opposés à ceux des Suédois. On vérifie là que ces derniers ont pris à tâche de concilier l'évolution d'une culture nationale de plus en plus élevée et les habitudes de ces nomades du Nord, en qui se survit la branche finno-ougrienne de la famille mongole. Interrogés sur ce point, les légistes répondent qu'ils ne protègent les Lapons que par esprit humanitaire. Mais ce qu'ils ne disent pas — et ce qui les honore, — c'est qu'eux-mêmes et tous leurs concitoyens seraient attristés si des réglementations trop rigoureuses obligeaient le petit contingent lapon à disparaître du territoire. C'est là une parure originale et rare : la Suède tient à conserver la tribu errante, ses parcs de rennes, ses feux de broussailles, le rire enfantin du petit peuple aux yeux bridés, les sculpteurs naïfs qui sur la corne incisent des images pareilles encore à celles que le premier des artistes entailla sur le manche de sa hache guerrière.

Cet esprit de fidèle conservatisme réapparaît, à peine tempéré par les mœurs d'aujourd'hui, dans la célébration du *Julen*, fête de Noël qui, en nul autre pays au monde, — même en Angleterre si fière de son Christmas, — n'est préparée avec tant de ferveur.

Pour ce jour-là, on décore la demeure, on la pourvoit de vivres et de boissons. De même fête-t-on la nuit du 30 avril au 1<sup>er</sup> mai, et les deux jours de la Saint-Jean où les feuillages éployés des bouleaux improvisent, sur les façades, les voitures, et sur tous les chapeaux une forêt dans la ville.

Il semble même, à consulter les statistiques, que Stockholm et généralement parlant la Suède, observent ces intéressants principes de « conservation » jusque dans l'individu lui-même. Avec une fierté très légitime, on démontre bien volontiers au

voyageur, là-bas « qu'aucun pays ne peut présenter des taux de mortalité plus faible, ni inversement des chiffres plus élevés pour la durée moyenne de la vie. »

L'hygiène publique y compte en effet comme l'une des plus grandes préoccupations. Cela est si certain que même dans les moments de crise, — notamment pendant la grève générale à laquelle je faisais allusion il y a quelques pages, — les mécontents eux-mêmes, à Stockholm, ne manquèrent à aucun moment d'assurer certains services essentiels à la vie de la cité. Ce souci d'hygiène publique se traduit tout particulièrement

par la lutte contre l'alcoolisme qui sous des formes nombreuses, est menée avec énergie dans la capitale et le reste du royaume. Il fut un temps où l'on buvait bien en Suède. Que mes amis les Stockholmlois me le pardonnent : mais ce temps n'est pas encore si éloigné et il suffit de bien peu de choses pour que parfois, chez ces hôtes aussi

aimables que généreux, on fasse revivre, le verre en main, ce beau temps-là.

La joie du cœur conseille en ce pays, dans les grandes circonstances et même aussi quelquefois dans les petites, d'imiter le geste rond par lequel les buveurs de Bower, dans un autre royaume du Nord, prélu-daient aux copieuses lampées. Lorsque ce ne sont point les sentiments qui font sauter les capsules des bou-

Le Théâtre Dramatique Royal (Architecte : Fredrick Lilje Knict)  
Décoration sculpturale par Christian Eriksson et Carl MillesPlafond du Théâtre Dramatique  
par Carl Larsson



teilles, c'est l'inclémence du ciel, c'est le froid, qui autorisent un hommage, modeste ou copieux, au schnaps national.

Mais qu'on n'aille point croire au moins que la sobriété n'est pas tout de même une vertu suédoise. Nombreux, très nombreux sont les citoyens qui, luttant contre le fléau, se souviennent de cette trop mémorable année 1830 dont il est dit qu'elle fut celle où la consommation de l'alcool atteignit au moins vingt litres par tête d'habitant ! Aujourd'hui, sur les traces des grands précurseurs,



Rosenbad, édifice construit par l'architecte F. Boberg

leurs travaux manuels, c'est méconnaître l'une des plus belles intentions de la pédagogie moderne, en ce pays qui sur ce point comme sur tant d'autres, s'est imposé l'obligation d'être exemplaire. Dès 1870, le travail manuel était introduit dans un certain nombre de locaux scolaires. L'État et les particuliers soutinrent l'idée. Elle a fait un étonnant chemin, depuis lors. Facteur de l'éducation générale, le maniement de l'outil a été organisé partout, beaucoup moins d'ailleurs avec l'inten-



Jardin d'hiver du Grand Hôtel Royal  
Architecte : F. Boberg

servies, selon les saisons et même l'âge des clients. En outre, un mouvement antialcoolique infiniment plus radical s'évertue même à obtenir que soit frappée d'interdiction absolue la fabrication et la vente de l'alcool. A Stockholm, et à l'exemple des cabarets de tempérance créés, selon des modèles si parfaits, à Gothenbourg, on peut fréquenter divers cafés-restaurants où la bière elle-même n'a pas le droit d'entrer. Les dangers de l'alcoolisme sont chaque jour rappelés à l'ouvrier par des conférences, par des brochures à tous les citoyens, et par un enseignement persistant, à la jeunesse des écoles. J'ai visité la très belle école primaire de la paroisse de Saint-Jean à Stockholm au moment même où les élèves écoutaient un cours fort édifiant sur ce sujet qui leur est fréquemment remémoré.

Et puisque je mets un pied dans une école, comment négliger de parler des travaux du "Slöjd" qu'on y pratique partout avec une méthode admirable. Visiter Stockholm sans avoir vu les enfants occupés à

— Linné et surtout Peter Wieselgren et Magnus-Huss, — une action énergique est poursuivie contre les boissons spiritueuses, par une importante partie des citoyens, apôtres de la tempérance, appuyés sur des réglementations rigoureuses dont tout l'honneur remonte à l'État lui-même. Le commerce de l'eau-de-vie en détail est sévèrement subordonné à des conditions d'heures de vente et de quantités

tion de former des artisans que « de contribuer au développement moral et physique des élèves en leur enseignant l'ordre, l'attention, la continuité dans le travail, en habituant leurs yeux à voir et leurs mains à travailler, enfin, et surtout, en constituant, à côté de la gymnastique, un contre-poids salutaire à la pédagogie purement livresque. Le travail manuel veut aussi apprendre à l'enfant à compter sur lui-même, et cherche à éveiller ses facultés de réflexion et d'observation ».



Porte de l'Usine d'électricité  
Architecte : F. Boberg, 1892



Hall de la Maison du Peuple  
avec le Débardeur de Constantin Meunier (Cl. Blomberg)

Dans le beau livre que je signalais aux premières pages de ce recueil, M<sup>me</sup> L. Bernardini-Sjæstedt, avec une grande élévation de pensées, écrit à propos du Slöjd scolaire : « Il n'est pas inutile peut-être de rappeler que la Suède s'est toujours signalée par ce souci constant de la culture de l'homme complet "intégral", c'est-à-dire de l'homme mis en état de tenir un corps dispos au service d'une intelligence lucide et d'une âme robuste. Il peut sembler curieux que ce soit ainsi un des peuples les plus septentrionaux de l'Europe qui ait pris dans l'héritage d'Hellas cet instinct de psychologie très profonde, qui reconnaît dans la gymnastique comme une branche de la morale. La Grèce connut cette identité à travers ce sens divin de la Beauté qu'elle eut en partage. La Suède, en son rude climat, la perçut par son côté force. On sait la place que la gymnastique suédoise tient en Europe, grâce à la systémati-





Le Professeur Arrhenius, éminent chimiste  
Prix Nobel de 1903. Portrait peint par Richard Bergh



Le poète Werner von Herdenstam  
par Oscar Björck



Le grand peintre Anders Zorn  
par lui-même (Musée National), Phot. Laurin

devait se dire que, s'il est une gymnastique pour le corps, c'est-à-dire un ensemble de mouvements volontaires combinés de manière à mettre en plein exercice, selon leur amplitude naturelle, le jeu entier des muscles humains, de telle façon que la circulation vitale se distribue également, dans toute l'économie physique, évitant ainsi les atrophies et les engorgements; de même, il devait exister une sorte de gymnastique de l'activité cérébrale, exerçant celle-ci dans ses formes plus concrètes, procurant une distraction momentanée des facultés par l'intensité de la "culture" moderne, et rétablissant ainsi l'équilibre du système nerveux et du caractère ». A la faveur de cette citation, il vient d'être parlé de gymnastique. Per-Henrik Ling (1776-1839), la créa, pourrait-on dire, en Suède. On sait quelle répercussion mondiale, depuis la fondation de son Institut central de gymnastique, en 1813, ont eu ses méthodes, incessamment perfectionnées. C'est un des plaisirs de Stockholm que d'assister aux multiples manifestations de ses gymnastes, qu'ils exécutent les mouvements d'ensemble sur place, où qu'ils se lancent à tra-

sation rationnelle qu'en fit Ling au début du siècle. Une fois lancée dans cette voie, la logique suédoise

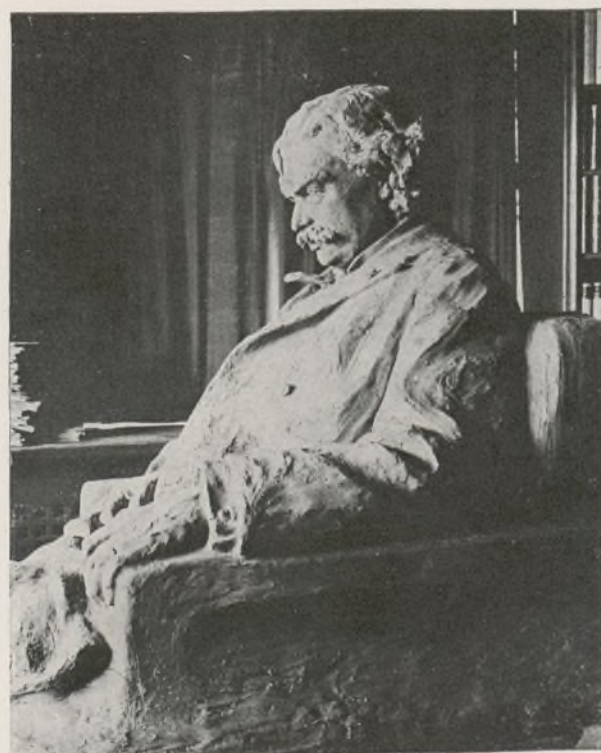
vers les bois et les plaines, en l'une de ces courses où chaque concurrent semble porter en lui le cœur du messager de Marathon et symbolise par son impétueux élan toute la vaillante ardeur de sa patrie.



La romancière Selma Lagerlöf  
Dessin de Carl Larsson (Musée National)

Un grand sujet de tristesse pour les Stockholmois tient en ce fait que les Français ne viennent pas assez les voir. Les habitants de la capitale suédoise sont très justement fiers de leur ville, de sa beauté chaque jour élargie, des travaux qui y sont effectués. Ils aimeraient que la France prit un intérêt plus grand au spectacle de cette belle activité qui, — dans les arts, dans le commerce, dans l'industrie, aussi bien que dans tous les autres domaines où se peut féconder un idéal humain — concourt en ce moment et sous des formes multiples, à la prospérité d'un pays désormais résolu à ne devoir rien qu'à lui-même pour prendre un rang très prééminent parmi les nations.

Et pour déterminer nos curiosités méridionales à se tourner plus fréquemment vers leur ciel qu'enrichissent tant de magiques lumières, après nous avoir fait reconnaître que la distance est une fort ancienne légende depuis l'invention des ferry-boats, ils insistent au nom



Le mathématicien G. Mittag-Leffler  
par Carl Milles  
L'un des directeurs de la Revue Internationale  
*Acta Mathematica*



L'explorateur Sven Hedin  
d'après un dessin de Carl Larsson  
(Collection K.-O. Bonnier, Stockholm)



Le Professeur Oscar Montelius  
grand antiquaire du Royaume  
Directeur du Musée historique de Suède  
(Phot. Rafael Radberg)



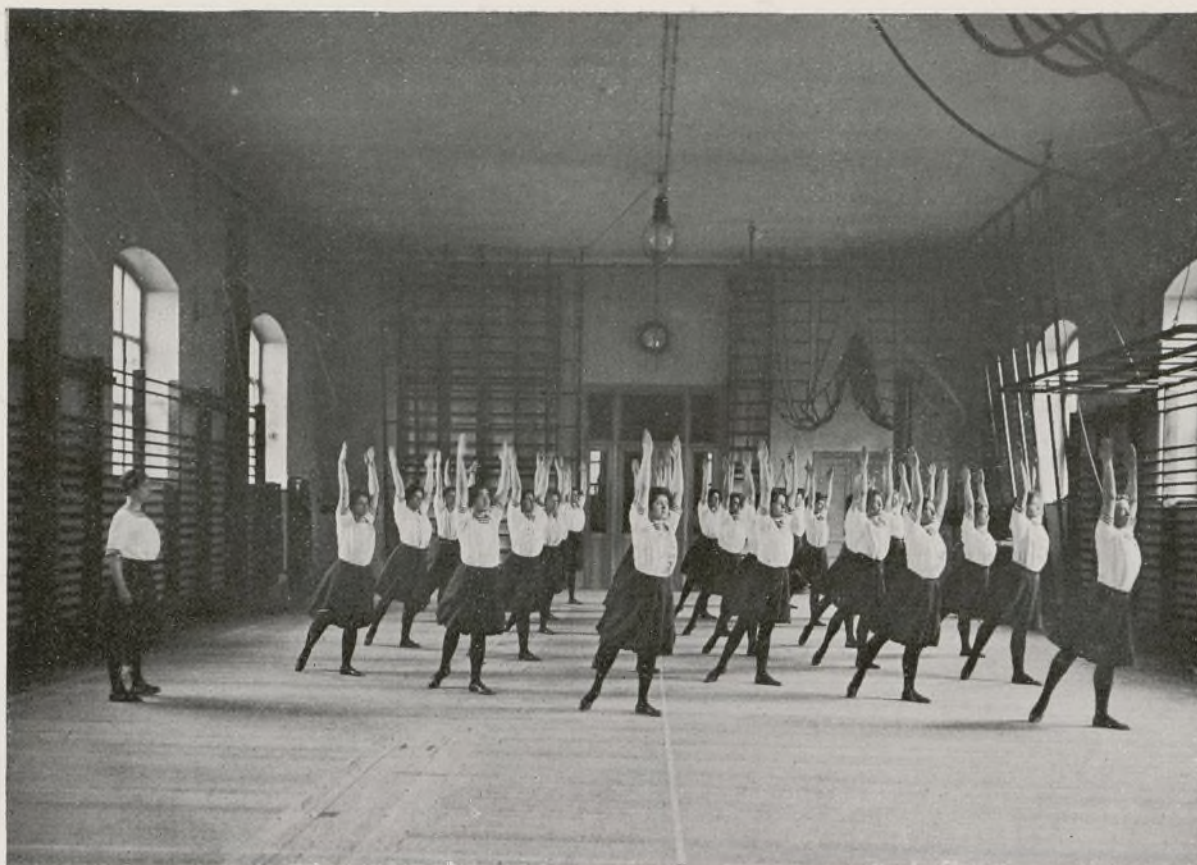


de tout un passé d'histoire où leur patrie et la nôtre furent étroitement rapprochées par les liens de l'esprit, par les inclinations du cœur, sans préjudice des grands intérêts politiques qui leur étaient communs.

Avec une ironie charmante, ils nous remémorent volontiers qu'ils furent les premiers à venir chez nous. Assurément, ils n'étaient pas, en ces temps là, policés et courtois à la manière d'aujourd'hui. Lorsque leurs bateaux à

proues relevées heurtèrent aux berges de nos fleuves, ils étaient de fort rudes compagnons dont, bien plus loin que la Normandie, on se souvint longtemps, jusqu'à Toulouse et Bordeaux. Mais les siècles ont passé sur ces événements. Dès le XII<sup>e</sup> siècle, nous leur envoyions des moines. Cent ans après, ils traduisaient nos ouvrages : *Li Roman dou chevalier au Lyon* (Chrestien de Troyes), *Flore et Blanceflor*, et tant d'autres. Plus tard encore, ils établirent en leur idiome une traduction de la *Tentation du Diable*, de notre célèbre Jean Gerson. Ce fut même là, détail qui a bien son prix pour nous, le premier livre qui fut imprimé en langue suédoise. Dès lors, les relations furent constantes, incessamment développées. L'architecte français Etienne de Bonneuil, de la Compagnie de Notre-Dame de Paris, avait construit, en 1280, la cathédrale archiépiscopale de Upsal, non loin de Stockholm. Pendant des siècles, nos monnaies au gros tournois eurent cours en Suède. Eric XIV, fils de Gustave Vasa fut élevé par un Denis Beurée, français qu'il fit conseiller d'Etat et annoblit. Beaucoup de nos gentilshommes, Pont de la Gardie, Gaston de Brézé, de Gondrin, Jacques de Valle, Claude Collart, — conduisirent des armes et des flottes suédoises contre la Russie et les Danois (\*). De moindre notoriété, beaucoup de nos compatriotes trouvèrent le bon accueil dans

(\*) Il subsiste encore à Stockholm un certain nombre de familles de noms et de descendance française, dont les aïeux s'installèrent dans le pays à la suite de la Réforme.



Une leçon à l'Institut central de gymnastique (Phot. Klemmings)

treize lignes, je relève les mots suivants :

*Urgerar, essentielle, reüssira, temoignerar, ardeur, plausibelt, maintien, à souhait, trouble, dissimulation, pour se venger de l'Angleterre.* La mode alors était d'écrire des vers français. Un siècle auparavant, aux alentours de 1570, la philosophie de La Ramée avait suscité en Suède une littérature considérable. Dans la suite, Descartes vint à Stockholm faire des conférences à la reine Christine. Claude Saumaise se fixa dans la capitale suédoise. De Besche, La Vallée, construisirent des résidences qui se souvenaient de Versailles. L'Académie des Beaux-Arts, fondée en 1734, fut placée d'abord sous la direction du Français Taraval. De 1742 à 1772, fut publiée en notre langue *La Gazette française de Stockholm* à laquelle succéda *Le Mercure de Suède*. Le soir du meurtre de Gustave III, on jouait au théâtre, et dans le texte original, *Les Folies amoureuses*. Enfin Bellmann, le riant chanteur, gardait mémoire de mélodies françaises; son air : *Allons danser sous les ormeaux*, ne vient-il pas, par les chemins de l'amitié internationale, de notre *Devin de village*?

C'est parce qu'ils sont fidèles à toutes ces évocations que beaucoup de Suédois aiment la France et souhaitent entre les deux pays des sympathies encore plus étroitement resserrées qu'elles ne le sont.

PASCAL FORTHUNY.



Les téléphonistes de Stockholm (Phot. Rafael Radberg)

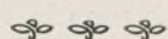


## LE MOIS FINANCIER

Sans vouloir parler ici politique, il est bien difficile de ne pas dire un mot de la question du Maroc. Il faut reconnaître tout d'abord que l'intervention de l'Espagne n'a eu qu'une répercussion insignifiante sur notre fonds d'Etat, et que seule, l'Extérieure Espagnole en a été un peu éprouvée. C'est que l'opinion, — l'opinion financière, qui est la mieux équilibrée, parce que, étant l'opinion des intérêts, elle calcule froidement, — l'opinion disons-nous, n'a pas pris les choses au tragique. Et elle a eu bien raison. Se trouve-t-il d'un côté ou de l'autre des Pyrénées, un homme de bon sens pour envisager la possibilité d'une guerre avec l'Espagne à propos du Maroc? Évidemment non. Donc, les choses doivent nécessairement finir par s'arranger. Il peut y avoir quelques heurts, quelques mécontentements passagers, mais on en restera là. La meilleure garantie contre une guerre, c'est le manque d'envie de la faire chez les deux peuples intéressés. Or, les Espagnols n'ont pas plus soif de notre sang que nous n'avons soif du leur. Et les gouvernements des deux nations sont exactement dans les mêmes dispositions. Alors ?...

Un certain nombre de confrères réclament la création chez nous d'une *Maison des Sociétés* analogue au *Somerset-House* de Londres, où, moyennant un versement tarifé et modique, on peut se procurer l'état civil complet des sociétés financières ou industrielles. Il est évident qu'un tel organisme rendrait de grands services. Mais il ne nous semble pas qu'il y ait besoin d'une loi pour la créer. L'initiative privée pourrait y suffire. La rémunération versée en échange des communications suffirait certainement à couvrir les frais, qui ne seraient pas très considérables. La compagnie des

agents de change et les syndicats de la coulisse seraient tout désignés pour organiser ces utiles archives. Et si l'on veut leur donner une sorte de couleur officielle, un simple décret pourrait y pourvoir en instituant une surveillance du Ministère des Finances. Vous comprenez bien que, s'il faut attendre une loi, nous attendrons longtemps.



L'assemblée générale de la Compagnie de Suez a eu lieu ce mois-ci. Il n'entre pas dans notre programme de rendre compte des assemblées générales, mais celle de la Compagnie de Suez présente un intérêt particulier, en ce sens que le rapport communiqué aux actionnaires reflète la situation du commerce maritime sur une grande partie du globe, et permet d'établir une sorte de critérium du commerce maritime mondial.

Or, au courant de l'année 1910, le trafic du Canal a atteint un chiffre inconnu jusqu'ici, et les recettes de l'exploitation ont été supérieures de plus de 10 millions à celles de l'année antérieure qui dépassaient elles-mêmes celles des années précédentes.

Le Canal a vu passer en 1910 une flotte formidable de 4.533 navires représentant un tonnage net de 16.581.898 tonnes. L'augmentation, par rapport à 1909 a été de près de 300 navires, représentant en chiffres ronds, 1.200.000 tonnes.

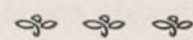
A cet accroissement du nombre des unités correspond en même temps une augmentation sensible de leur puissance, la jauge nette moyenne ayant passé de 3.635 tonnes, chiffre de 1909, à 3.658.

Cette activité grandissante du trafic maritime est d'autant plus remarquable qu'elle n'est due à aucune circonstance exceptionnelle, à aucune contingence tem-

poraire, et résulte simplement du développement normal et régulier des échanges entre les diverses régions desservies par le Canal, et de la mise en valeur du pays d'Extrême-Orient.

Elle n'est d'ailleurs pas limitée aux pays et aux mers auxquels le Canal de Suez sert de trait d'union. Au cours de la récente assemblée des Messageries Maritimes, le président, M. André Lebon, a déclaré "qu'il y avait dans le monde entier, une activité dans les transactions maritimes tout à fait satisfaisante".

Ces constatations méritaient d'être faites. Le commerce par mer est, en effet, à peu près l'expression la plus haute et la plus synthétique du négoce. On peut, en défigurant légèrement un mot connu, dire "que quand les bâtiments vont, tout va". Et nous arrivons maintenant à la conclusion que l'on peut tirer de ces remarques : c'est que la prospérité actuelle, qui se traduit par un épanouissement financier remarquable, n'est pas artificielle, qu'elle est véritablement la conséquence d'une circulation économique intensive, et qu'on peut la considérer comme solide et durable.



Cet épanouissement financier dont nous parlons se traduit par de nombreuses affaires. Parmi celles qui, dans le courant du mois dernier, nous ont paru dignes d'attirer l'attention de nos lecteurs, nous citerons :

La Caisse de Crédit hypothécaire du Chili qui a procédé à une émission de 50.000 lettres de gage au porteur de 500 francs. Ces lettres de gage qui sont de véritables obligations foncières sont émises à 496 fr. 25, payables : 100 francs en souscrivant et 396 fr. 25 du 1<sup>er</sup> au 6 juillet. Elles produisent un intérêt annuel de 25 francs net de

tout impôt chilien et de toute taxe française.

La Banque hypothécaire et agricole de l'Etat d'Espirito Santo a également émis une tranche de 80.000 obligations 5 0/0 au taux de 476 francs.

Ces obligations représentent l'emprunt de 40 millions de francs autorisé par l'assemblée générale et destiné aux opérations de crédits hypothécaires, agricoles et warrants dans l'Etat d'Espirito Santo à Victoria, ville capitale et aussi dans les Etats voisins où la Banque est autorisée à établir des succursales.

Les obligations jouissent de la garantie directe et inconditionnelle de l'Etat, tant de l'intérêt 5 0/0, net de tout impôt, que pour l'amortissement en 50 ans.

On annonce la prochaine introduction sur le marché de Paris des obligations 6 0/0 de la Compagnie des chemins de fer d'Haïti, ainsi que des obligations de la Banque hypothécaire de Cuba.

Les obligations Crédit foncier de l'Uruguay 5 0/0 cotent actuellement 476 fr. et les actions font 270 à 272.

Les obligations Etat de Rio Grande du Nord 5 0/0 1910 or cotent 472 francs avec bonne tendance, et les obligations 6 0/0 de l'emprunt intérieur de Buenos Ayres (Obras la Plata) se tient aux environs de 99 francs.

Les obligations Chemins de fer et Tramways Electriques des Basses-Pyrénées et Pays Basques passent à 476 francs, tandis que les actions privilégiées sont l'objet d'un mouvement ascensionnel jusqu'à 262 francs.

## PERLÈS Frères

15, Rue du Helder, PARIS (IX<sup>e</sup>)

Téléphone { 134.63, 1<sup>re</sup> ligne  
279.84, 2<sup>e</sup> ligne  
200.37, 3<sup>e</sup> ligne

Adresse  
télégraphique :  
Pauperlès-Paris

# ANNUAIRE DE LA BANQUE, DE LA BOURSE ET DU MONDE DES AFFAIRES

édité sous le haut patronage de la

## Chambre Syndicale des Banquiers et Changeurs

L'Edition 1911 de l'*Annuaire de la Banque, de la Bourse et du Monde des Affaires*, publié sous le haut patronage de la *Chambre syndicale des Banquiers et Changeurs*, vient de paraître. Cet ouvrage constitue un manuel pratique à l'usage des Banquiers, Changeurs, Remisiers et de leur Personnel. Il a été l'objet d'une revision approfondie et de notables améliorations y sont apportées chaque année. Indépendamment des listes des Banquiers de Paris, des départements et de tous les pays étrangers, il donne celle des Journaux économiques et financiers ; — la composition des différents syndicats financiers ; — le tableau des obligations fiscales concernant les valeurs mobilières ; — la nomenclature des Sociétés en faillites ou en liquidation ; — les Sociétés étrangères abonnées au Timbre français ; — les Sociétés dont les titres sont cotés au Parquet et à la Coulisse, ainsi que de nombreux renseignements d'une utilité générale.

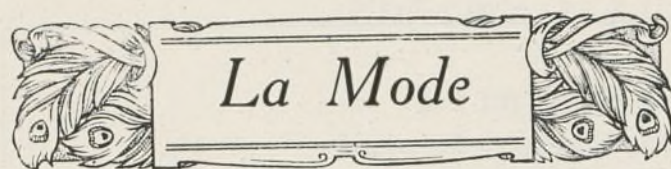
L'ouvrage ainsi présenté constitue un recueil professionnel indispensable au monde des affaires.

Il forme un volume in-18 de 1.214 pages, cartonné

Le prix en est de 12 francs, pris dans les bureaux de l'Annuaire

27, Boulevard des Italiens, à PARIS (Téléphone 316-18)





« Coronation » ! — Divin et sacré en Angleterre, ce mot nous fut en France un puissant magicien. Tout Paris élégant et mondain émigra vers la Tamise et des somptuosités sans pareilles sortirent de nos fabriques, de nos ateliers, de nos magasins.

Ce fut aussi le coup de baguette qui changea nos modernes élégances en splendeur du temps des fées, car la Cour d'Angleterre garde comme un dépôt de gloire la tradition des fastes du passé. Là nous voyons encore un Roi avec sa couronne imposante, une Reine sous le manteau de Cour d'opulence inouïe, des pages tout d'or et de soie habillés, des princes aux brillants costumes ; toutes les beautés des images séduisantes qui ont charmé, dans les livres, notre enfance éprise de merveilleux.

Longues traînes, diadèmes, plumes d'autruche, sont imposés par l'étiquette aux dames de la Cour et cette tenue est d'un ensemble fort imposant.

Grâce à ce grand événement de la « Coronation », jamais la saison de Hyde-Park ne fut plus brillante. Amazones et cavaliers l'ont animée de leurs chevauchées correctes et gracieuses et la présence de jeunes filles montant à califourchon rendit plus pittoresque encore ce va-et-vient d'élégances. Beaucoup de « Misses » montent en effet de cette façon depuis que la Reine y autorisa sa fille.

Cette splendide cérémonie du sacre, qui réunit autour du trône d'Angleterre tout ce que l'Europe compte de haute noblesse, aura-t-elle une influence sur les fluctuations de nos modes ?

Quelque couturier enthousiaste de la vision brillante, ne reviendra-t-il pas avec des rêves de traînes somptueuses, de robes mollement drapées, sans contrainte ? Nous nous en apercevrons bientôt.

En attendant, la Mode se repose sur ses innovations estivales, ne créant plus rien, si ce n'est une fantaisie d'à-côté, un accessoire amusant et fugitif. Et la Mondaine vit avec la perspective du départ prochain, car, à peine revenue de Londres, elle fuit Paris pour la grande villégiature où il est de bon ton de passer quelques semaines, station thermale où l'on soigne ses nerfs surmenés, plage où tout le boulevard se retrouve.

La saison parisienne vient de finir : les dernières semaines de juin l'ont portée à son apogée.

Favorisées par un soleil merveilleux, nos journées sportives ont offert, cette année, une vision d'élégances dont plusieurs saisons boudées nous avait privés.

Jamais les robes légères et claires n'ont pu s'épanouir avec plus de faste et de liberté. Aucun nuage ne les menaça sérieusement et si nous avons subi quelque passagère ondée, le souvenir en est bien loin.

Le Derby de Chantilly nous a laissé l'impression d'une vraie fête. Toutes ces exquises toilettes, dans ce cadre unique de verdure et de frondaisons nouvelles, faisaient songer à quelque magique spectacle ; des parures de dentelles vraies, des panaches et des aigrettes d'une richesse digne du grand roi, durent réveiller sous les vieux chênes des rêves de défilés princiers...

Auteuil vit le triomphe du tailleur moderne ; devenu si français par son allure pimpante !

Les linons et les mousselines, la charmante blanche, se disputaient le gracieux honneur de silhouetter nos Parisiennes.

Les chapeaux fleuris, arborant comme une jolie nouveauté le pois de senteur, mettaient ici comme à Longchamp, leur note printanière.

On sait que la grande élégante ne s'habille plus pour le Grand-Prix. Elle abandonne ce jour-là à la foule curieuse, emballée, et aux lanceuses professionnelles des modes tendancieuses. Nous n'avons pas à juger ici ce qui s'y est manifesté, mais nous ne pouvons pas poser le point final de nos fêtes de juin sans rappeler les robes d'un luxe admirable, d'une élégance rare, aperçues à la Fête des Fleurs : crêpon blanc joliment façonné à jour sur un transparent d'un rose d'aurore, cachemire de l'Inde ivoire, soyeux et ondoyant à miracle ; taffetas gris argent brodé à l'anglaise et empruntant de singuliers reflets à un fond orangé, que sais-je encore ?

Mais les robes blanches dominaient ; en foulard alourdi d'un rien de velours cerise ; en voile rayé d'un gris pâle, souligné de satin gris argenté en linon très brodé, en mousseline très incrustée de dentelle.

Et puis... et puis... s'il fallait tout décrire, parler de l'originalité des moindres détails, de la multiplicité des ombrelles, du luxe des chapeaux, nos longues colonnes elles-mêmes n'y suffiraient pas...

Laissant Paris derrière nous, nous allons donc partir.

Que mettons-nous dans ces malles, nos fidèles compagnes de route, toutes du dernier modèle, légères, vastes, et aménagées en armoires, penderies, casiers, compartiments et tiroirs, selon leur destination ?

D'abord la série des « tailleurs » qui auront soit une pointe d'excentricité, soit un grand cachet de simplicité, mais qui seront tous pimpants à souhait :

Le petit « tailleur », en satin bleu barbeau, dégagé, écourté, dont la veste s'écarte, gamine, en grands revers à damiers blancs et noirs ; un autre en charmante blanche, avec de curieux bouillonnés garnissant la jupe, et un grand col de dentelle remplaçant les revers ; le « trotteur », lingerie en linon blanc relevé de toile rose, ou mauve, ou bleue ; un costume de grosse serge bleu vif, comme la porte la Princesse Pierre d'A\*\*\*, ou de liberty mélangé de taffetas noir, comme le préfère M<sup>me</sup> L\*\*\*. Mais le tailleur anglais, sec, en lainage austère, a vécu. Nous n'en voulons plus, si ce n'est à peine pour monter en wagon — et encore !

Pour accompagner ces divers modèles, la blouse chemisier comme la font, simple et fine, les grandes maisons, est ce qu'il y a de préférable. En linon de fil, elle est travaillée de petits plis à la main : un col et des manchettes légèrement empesés, lui donnent cette allure nette que nous aimons ; le grand jabot plissé finement brodé ou orné de précieuse dentelle, se fixe à la fermeture par des boutons d'émail ou d'artistique joaillerie.

À côté des souples lainages et des soies molles, les tissus légers s'accumulent dans les grandes caisses sans pouvoir sembler-t-il, jamais les combler tant ils sont ténus, fins, délicats, impalpables. Ici, la mousseline triomphe, rayée en travers d'entre-deux de Valenciennes ou de Malines, pékinée à pois, brochée de semis minuscules, la dentelle soulignant toujours les parties découpées de cet arachnéen tissu, qu'on pose sur des transparents de soie changeante.

Le tulle point d'esprit compose aussi des toilettes très jeunes, d'une délicieuse fraîcheur ; la jupe un peu froncée à la taille, tombe en une vague ampleur alourdie par le grand ourlet de liberty blanc. Le corsage froncé à la vierge, se resserre à la taille,

désormais plus affinée et plus normale, par une étroite ceinture de liberty drapé.

Si nous pouvons mettre plusieurs toilettes dans une valise, nous devons renoncer à assigner à nos caisses à chapeaux des dimensions raisonnables. Elles envahissent tout, car la moindre forme est encombrante au possible : « Napoléons » très grands et très relevés devant, d'où s'échappe une profusion de plumes teintées ; « Niniches » très enlevées derrière et entourées d'ailes ou de « pleureuses » ; bérêts en tagal, découvrant le large chignon torsadé ; chapeau Watteau dégagé du fond, des plumes de quatre centimètres de long avec des bouts de trente centimètres ; des nœuds façonnés avec de larges écharpes sur des pailles d'un diamètre invraisemblable ; voilà ce que contiennent les immenses caisses, sans parler des guirlandes fleuries autour des « Tagal » et des aigrettes se mélangeant au tulle des formes du soir.

Et notre intérêt va ainsi jusqu'aux plus infimes colis. Les petites « boxes » des chaussures, par exemple enferment chacune une paire de genre différent, du dernier raffinement. Bottines vernies à guêtres blanches en peau ou en couil, pour le jour : elles sont boutonnées en dehors avec des boutons plats, en nacre ; souliers de satin de la nuance des toilettes du soir, brodés d'or et de similis, avec hauts talons très pointus, bottines jaunes lacées à talon cavalier, de forme mi-américaine pour les excursions et les longues marches ; la petite botte vernie de l'amazone ; les mules de toile brodée du matin ; les souliers en broderie anglaise qui accompagnent le tailleur de linon ; le richelieu de daim gris qui accompagne, lui, le manteau de voyage ; le Louis XIV en daim noir, si sobre, si pratique quand on porte une toilette sérieuse...

Ainsi munies, vers quels sites de rêve se dirigent les Parisiennes ? Certaines ne veulent pour rien au monde manquer la saison de Deauville, mais beaucoup se laissent tenter par le charme d'Aix ou des verdoyantes Pyrénées. Est-ce Luchon, l'enjoueuse reine ? Est-ce Caunterts plus rustique ? ... Est-ce ce coin délicieux, aimé, chanté par Armand Sylvestre, Argelès, dont on ne parle pas assez dans les milieux mondains, mais où le voyageur s'arrête plein de surprise et revient à jamais conquis ?

Qui chantera l'ivresse des courses rapides de l'auto à travers ces montagnes pittoresques où chaque tournant offre un décor nouveau, où chaque pas vers les sommets découvre des aspects merveilleux de lumière, de coloris, de féériques transformations !

Pour ces randonnées dans les hautes altitudes, les écharpes de liberty et même de fourrure, échappent à leur rôle de simple grâce et de coquetterie, deviennent de précieux accessoires de nos toilettes trop légères. — Les épaules les plus frileuses en sont toutes enveloppées.

Le soir, l'écharpe douillette se transforme en enroulements de tulle de plusieurs tons superposés, ourlés de ruche ou de longues franges de plumes ; elle est fort joliment accompagnée du manchon d'été, qui est bien le plus charmant non-sens qui se puisse imaginer, fait de paille légère, ennuagé de mousseline de soie ou tout floconneux de plumes retombantes et si légères que la moindre brise les fait frissonner.

Ces manchons, dernier cri d'un luxe qui ne saurait s'arrêter et qui nous impose à toute heure une fantaisie nouvelle, complètent avec l'écharpe, l'allure idéale de la silhouette féminine, dont on médite quelquefois, en l'admirant toujours.

LAURENCE DE LAPRADE

## Chronique Immobilière

Il m'est demandé de m'expliquer sur la question « Mitoyenneté », je le fais volontiers car il y a là une question importante pour les propriétaires citadins.

Dans la campagne, chaque maison a ses quatre murs bien à elle et point de difficulté à craindre avec un voisin. Mais à la ville où le terrain est fort cher, il n'en est point de même ; chaque maison n'a que trois murs ou plus exactement deux murs et deux moitiés de murs. En effet, pour gagner du terrain c'est le même mur qui, de chaque côté, sert aux deux immeubles contigus.

Il va de soi qu'il a fallu que le législateur légiférât pour régler les relations des deux co-propriétaires de chaque mur entre eux.

Il ne saurait entrer dans mon esprit de vouloir m'engager dans des développements détaillés sur tous les cas qui peuvent se produire. Cela serait plutôt compliqué et ennuyeux pour mes lecteurs. Je me contenterai d'exposer le principe très simple de la mitoyenneté.

Un mur sert à deux propriétés. Il doit donc appartenir par moitié aux deux propriétaires et être payé et entretenu par moitié.

Dans la réalité, le problème est plus complexe parce que souvent les deux propriétaires voisins n'usent pas du mur également.

L'un, par exemple, appuiera sur le mur 7 étages, alors que l'autre n'en appuiera que 5. Il est évident que le premier fatiguera plus le mur et d'autre part que le second n'a que faire de la partie de mur supérieure à sa maison.

Comment procédera-t-on ? Le mur ne sera mitoyen que jusqu'à la hauteur de l'immeuble le plus bas. En outre, le propriétaire des 7 étages devra tenir compte à l'autre d'une indemnité de « surcharge ».

Le calcul de cette indemnité sera faite très facilement par un architecte.

Il se présente enfin couramment que du côté d'un immeuble soit clos par un bâtiment voisin. Ce bâtiment sert alors de clôture et le propriétaire qui en bénéficie doit payer à son voisin la mitoyenneté du mur jusqu'à hauteur de clôture.

Je disais en commençant que cette question de communauté n'intéresse pas les campagnes. Je devrais dire plutôt qu'elle ne les intéresse pas de la même façon. Car s'il n'y a pas des maisons avec des murs mitoyens il y a par contre des clôtures mitoyennes, des haies par exemple.

Comme la plupart du temps les actes de ventes négligent, généralement faute de documents, de préciser les questions de mitoyenneté il est parfois assez difficile de savoir si un mur ou une haie est mitoyenne ou non. En l'absence de titres écrits, le Code admet d'autres moyens de preuve que j'examinerai dans ma prochaine chronique.

D'ailleurs, je serais toujours à l'entière disposition des lecteurs du *Figaro illustré* qui voudraient me consulter sur un cas précis.

Voyons maintenant quelques affaires — Tout d'abord un capitaliste important m'a fait part du désir de placer de l'argent sur hypothèque. Je pourrais donc transmettre les demandes qui me seraient adressées.

Je puis indiquer à Paris un immeuble très intéressant. Le prix serait de 500.000 francs *contrat en mains*. Il y a un prêt de 200.000 francs au Crédit Foncier et par suite pour acheter il n'y aurait à verser que 300.000 francs. Cet immeuble tout récent se trouve Boulevard Raspail, près d'une des stations du Métro. Il comporte 7 étages avec trois appartements par étage. Donc, excellente condition pour la location. Le revenu brut



est de 35.200 francs. Les charges sont de 8.200 francs. Il reste par suite net un revenu de 5 fr. 40 0/0 sur le prix de 500.000 francs. L'affaire est donc bien intéressante.

A Orléans, j'ai deux propriétés à indiquer, l'une en ville (45.000 francs), l'autre faubourg Bannier (65.000 francs), près d'un tramway et agencée pour un usage commercial. Immeubles en très bon état et faciles à louer.

J'ai, dans les Deux-Sèvres, une splendide propriété pour laquelle les propriétaires demandent un million. Les fermes à elles seules rapportent 28.000 francs par an. Il y a en outre le château et tout le parc. Je donnerais tous les renseignements voulus sur demande.

Dans l'environ immédiat de Bordeaux j'ai un petit château Louis XVI qui est un véritable bijou d'architecture. Point trop vaste, il constitue une affaire exceptionnelle. Le parc est parfaitement dessiné, le tout admirablement entretenu. Je ferais vendre pour 100.000 francs, prix très modéré.



Fig. 1. — Habitation Louis XVI, Environs de Bordeaux

Dans le Jura, une propriété d'agrément et de rapport. Le prix demandé est de 140.000 francs. En dehors de la maison et du parc, cette propriété de 38 hectares comprend des bâtiments d'exploitation, des vignes, prés, champs, bois, et de nombreux arbres fruitiers. Le tout rapporte au moins 10.000 francs par an. Un acheteur trouverait dans cette affaire un revenu très intéressant pour ses capitaux et un séjour d'été en sus.

En Auvergne, un vaste domaine de 80 hectares. Le château moderne comprend : vaste vestibule, deux grands salons, salle à manger, cabinet de travail, salle de bain, lingerie, 12 chambres de maîtres, communs etc... Le parc a de très belles futaies, eaux vives, pièces d'eau etc., le prix, 300.000 francs. Il pourrait être réduit à 240.000 francs en ne prenant que le château et le parc. Proximité de villes d'Eaux très fréquentées.



Fig. 2. — Château en Auvergne

Enfin, j'ai plusieurs immeubles d'importances diverses à indiquer sur le Lac Léman, soit à vendre, soit à louer. Je n'ai pas à faire l'éloge de ces sites merveilleux où les vertes frondaisons de coteaux s'étagent de l'azur des flots du lac à celui des cieux. Il y a là des propriétés admirables que je ferais visiter à première demande.

J. CHASSINAT,  
Avocat

Pour tous renseignements, m'écrire  
77, boulevard Saint-Michel, Paris.

## Notes et Informations

### LA SAISON A CAUTERETS

Si la vogue de Cauterets comme station thermale et d'altitude n'a jamais été plus brillante, son succès comme villégiature mondaine et touristique s'affirme cette année dans des conditions vraiment exceptionnelles et dès les premiers jours de juin chercheurs de plaisir et chercheurs de santé se retrouvaient nombreux dans les promenades et dans les excellents hôtels de la charmante ville d'eaux.

C'est là le juste résultat des efforts si généreux et si ingénieux qui ont été multipliés en ces dernières années pour développer les ressources de Cauterets, pour en améliorer le séjour à tous les points de vue, en un mot pour en faire hautement l'égale des plus célèbres stations françaises et étrangères.

Les merveilleuses ressources thérapeutiques de Cauterets, avec ses vingt-deux sources et ses neuf établissements, son admirable situation au cœur même des Pyrénées, dans le voisinage du Cirque de Gavarnie, au centre des excursions les plus intéressantes et les plus célèbres de la chaîne, le confort incomparable de l'Hôtel d'Angleterre et des villas qui en dépendent, la réputation mondiale des spectacles d'art donnés chaque année au Théâtre de la Nature, dans le cadre grandiose des montagnes, tels sont, pour n'en citer que quelques-unes les principales raisons de cette vogue si méritée.

### L'ÉLÉGANCE A LA COUR

On s'est étonné à juste titre de l'habitude des femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle se plaquant un pied de rouge sur le visage pour affirmer leur haute aristocratie. Plus elles avaient de quartiers de noblesse, plus le fard était épais et étendu, ce qui n'était pas toujours d'un effet très heureux, et l'on citait avec envie celles dont l'adresse savait concilier la coquetterie avec l'usage. Parmi les favorisées, Septimanie de Richelieu, comtesse d'Egmont, tenait la première place, car elle avait une incomparable manière de placer son rouge, ni trop haut ni trop bas, épais sans former plaque et donnant aux yeux un merveilleux éclat.

Nos coquettes actuelles ne sont pas aussi ferrées sur l'art du maquillage, certaines gagneraient à l'étudier ou, chose meilleure, à le supprimer, puisqu'il peut être remplacé avec avantage par la véritable Eau de Ninon qui nettoie l'épiderme et lui rend une fraîcheur naturelle, un éclat durable en effaçant toutes les petites tares dont se désolent les jolies femmes.

La Parfumerie Ninon, 31, rue du 4 Septembre, possède le secret de cette recette. Le flacon d'Eau de Ninon vaut 6 francs et 6 fr. 50 franco.

### LES ARTISTES PROVINCIAUX

On annonce la formation d'un nouveau groupe, celui des *Artistes provinciaux, membres des Artistes Français*.

Les fondateurs avancent que la plupart des intérêts des artistes provinciaux, n'ayant rien de commun avec ceux des artistes de Paris, sont complètement délaissés. Cependant, plus de 500 artistes de province paient leur cotisation de sociétaires ; leur participation au Salon est plus coûteuse, en raison même de leur éloignement, et ils n'ont aucune certitude d'obtenir un placement mérité.

Les artistes provinciaux veulent se dé-

fendre. Ceux qui n'auraient pas reçu la circulaire du premier groupe devront envoyer leur adhésion et toutes demandes de renseignements à M. Emmanuel Fougarat, 13, rue de Briord, à Nantes.

### VIEUX PARIS

A la demande de la commission du Vieux Paris, le Conseil municipal a décidé de faire apposer sur l'Institut, la Légion d'honneur et l'Observatoire, des plaques de marbre rappelant leur origine.

Voici les inscriptions qui ont été arrêtées pour ces divers édifices :

#### Palais de l'Institut

Ancien Collège Mazarin ou des 4 Nations  
Construit sur les plans de Louis Le Vau  
par François Dorbay et Pierre Lambert  
de 1662 à 1674

#### Ancien Hôtel de Salm

Construit par Pierre Rousseau de 1782 à 1786  
Acquis pour la Légion d'honneur en 1804  
Restaure aux frais des Légionnaires  
Après l'incendie de 1871

L'Observatoire a été construit de 1667 à 1672  
Sur les plans de Claude Perrault  
Membre de l'Académie des Sciences

### UNE ÉTERNELLE VÉRITÉ

Il y a beaucoup de vrai dans les contes et l'indication de montrer patte blanche pour être bien accueilli reste souvent exacte dans la réalité. Toutefois, la patte féminine ne doit pas seulement être blanche, il faut qu'elle soit fine, douce, souple et d'une jolie forme. Si l'on ne peut toujours posséder cette dernière qualité, il est bien facile de se procurer les autres dès que l'on a des "tuyaux" sur les bonnes parfumeries de Paris et en particulier sur la parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre.

Là, en effet, est conservée une antique formule, datant à peu près de 1515 et restée à travers les siècles aussi excellente qu'elle l'était à ses débuts dans le monde pontifical. C'est nommer la Pâte des Prélats, incomparable pour les soins des mains et d'autant plus appréciée que son prix est modique : 5 francs et 5 fr. 50 franco.

### CHRY SANTÈME

## Chronique médicale

La femme, être sensible, a toujours été soucieuse de sa beauté. Malheureusement, l'agitation de la vie quotidienne, avec ses soucis, ses tristesses plus ou moins fréquentes, ses maladies, ne lui permettent pas de la conserver longtemps intacte ; et on comprend que la femme se soit adressée aux artifices et cosmétiques, pour l'aider un peu à empêcher de flétrir, du moins avant l'âge.

Mais si de tout temps elle a usé d'eaux de Jouvence pour lutter contre l'affront du temps et de l'âge, il faut convenir qu'elle n'a pas souvent réussi, car c'étaient des produits quelconques, préparés sans connaissances spéciales, sans autorité médicale.

Un beau teint naturel, vaut certes mieux que n'importe quel artifice. Mais enfin, lorsqu'on a besoin de faire appel aux cosmétiques, il faut le faire du moins avec extrême prudence et s'adresser aux produits sûrs et agissant bien.

Parmi ces préparations, les *Produits de Beauté du Dr Clarkson*, 97, rue Saint-Lazare, à Paris, représentent sûrement la première marque du monde. Il suffit de dire qu'à l'Exposition de Bruxelles, ils ont obtenu à l'unanimité une médaille d'or. Le contrôle médical qui s'y opère est aussi une bonne garantie d'excellence des produits.

D<sup>r</sup> SERRE.

### COURRIER DU DOCTEUR

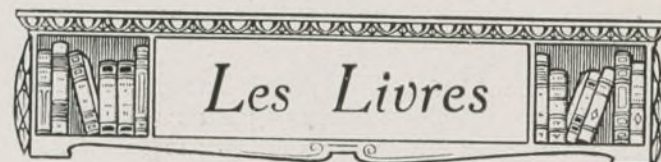
Régime. — 1. Matin et soir, frictionner les parties à raffermir avec : alun, 10 grammes ; alcoolat de lavande, 200 grammes ; alcoolat de verveine, 500 grammes ; eau de Cologne, 300 grammes ; glycérine, 40 grammes. — 2. Ce traitement de transformation de la peau se fait en 8-10 jours ; il faut être à Paris pour cela.

Une isolée. — Eau de rose et eau oxygénée, de chaque 500 grammes. La nuance est assez jolie. On fait plusieurs applications avec une petite éponge après avoir bien dégraisé les cheveux.

L. à Luchon. — 1. C'est une bonne préparation, mais il ne faut pas en abuser pour les peaux fines et tendres de crainte de les irriter. — 2. L'agrandissement des yeux ne présente absolument aucun inconvénient.

Crainitive. — Trop long et délicat par journal.

D<sup>r</sup> S.



L'excellent critique littéraire du *Figaro*, M. Ph. Emmanuel Glaser, publie à la Librairie Ollendorff le VII<sup>e</sup> volume du précieux recueil où il réunit annuellement ses chroniques si appréciées. Ce VII<sup>e</sup> tome du *Mouvement littéraire* analyse avec autant de méthode que les précédents, et avec les mêmes qualités de clarté, de précision et de bienveillance, la plupart des ouvrages parus dans le cours des douze derniers mois. Il ajoute un volume copieux et intéressant à tous ceux qu'il passe en revue.

M. Henri Lavedan a résumé en manière de préface avec beaucoup d'esprit, d'ingéniosité et d'exigence, les qualités qu'il convient d'attendre du parfait critique.

Peu de romans d'aventures sont capables de laisser à l'esprit une aussi magnifique profusion d'images que les extraordinaires *Mémoires du Capitaine Alonso de Contreras*, que vient de publier la Librairie Ancienne Honoré Champion. Ce Contreras est une figure d'un relief surprenant. Comme l'écrit dans sa préface Marcel Lami qui avec M. Léo Rouanet a eu le haut mérite de nous livrer dans une attrayante et vivante traduction ce texte unique : « Contreras a une vie que nos courages amortis considéreraient comme invraisemblable si nous n'avions d'ailleurs confirmation de ses hauts faits, accidents et prouesses ». Tour à tour apprenti, gâte-sauces, valet, soldat, marin, pendeur, presque pendu, corsaire, pillard, justicier, capitaine de terre et de mer, gouverneur de villes, ermite entre temps, parti de rien, ayant touché à toutes les extrémités de ce que les cœurs faibles appellent remords ou malheurs, il en vient à être reçu avec honneurs par le Pape et même intronisé chevalier dans l'ordre de Malte. Et quelle âme ! Et quel cerveau ! Don Juan, Sganarelle et Prudhomme réunis dans le manteau troué de forban, sous le panache du capitaine. Après une campagne de rapines, entre deux vengeances, son cœur tendre s'émoult pour les faibles et les opprimés. Il pend et torture, puis se dévoue et risque sa vie dans un beau geste vertueux. Le ton naïf, simple et bonhomme sur lequel tout cela est conté par ce héros singulier est lui-même infiniment réjouissant. Livre d'une saveur exceptionnelle, et dont, au surplus, l'intérêt historique n'est pas à dédaigner.

L'éditeur Eugène Rey met en lumière un conteur fort agréable : M. C. M. Detanne, dont le volume intitulé *Sourions...* est imprimé et présenté avec beaucoup de goût, comme c'est l'usage dans la maison. *Sourions...* réunit trois nouvelles qui mettent en scène des personnages multiples, observés dans leur milieu par un esprit très fin et très perspicace, habile à mettre en relief leurs caractères et leurs ridicules.

S'il observe sans indulgence comme sans cruauté, M. C. M. Detanne écrit avec autant de talent que de bonne humeur.

Nous rencontrons depuis quelques années tant de pince-sans-rire, que nous trouvons une saveur nouvelle à ce rire français, à ce rire sans pince, qui est celui de Daudet et des meilleurs conteurs de l'autre génération.

Vient de paraître chez Bernard Grasset, 61, rue des Saints-Pères, Paris : *L'Art*, par Auguste Rodin, entretiens réunis par Paul Gsell. Ouvrage du format 15 x 21 orné de plus de cent illustrations, dans le texte et hors-texte et de dessins inédits du maître. (6 francs.)

Dans un ouvrage de 300 pages avec ce procédé d'exposition familière qui est le charme des artistes de génie, l'auteur a condensé tout son enseignement sur l'Art. Dans une série de chapitres, il passe d'abord en revue toutes les bases d'inspiration : la nature, le corps humain, le mouvement, le mystère, etc. Il montre ensuite par une magistrale exposition de l'Art, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours comment les artistes de tout temps ont fixé leur inspiration. Jamais étude plus complète, plus profonde et en même temps plus facilement intelligible n'a été écrite sur le *Beau*.

De très nombreuses reproductions de tableaux et de sculptures accompagnent pas à pas et appuient les démonstrations du maître.

En somme, c'est en même temps que le meilleur



manuel de l'Histoire de l'Art, un copieux album de chefs-d'œuvre.

On s' imagine ce que serait pour nous un ouvrage que Michel Ange aurait écrit sur la sculpture, ou Rembrandt sur la peinture. Voilà sans doute, ce que sera pour nos descendants le livre d'Auguste Rodin sur l'Art.

On nous communique le premier fascicule d'une très artistique publication intitulée : *Portraits polonais du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*.

Cet ouvrage est publié par la Comtesse Radziwill avec le concours d'un comité de spécialistes sous la direction du comte Georges Mycielski.

Le plan de l'œuvre, détaillé dans la préface, embrasse l'histoire iconographique de la Pologne durant ces quatre derniers siècles, les rapports de ce royaume avec l'étranger et les diverses influences extérieures exercées sur son art et sa destinée. — Double d'une monographie des portraits publiés, rédigée par des hommes dont la haute autorité fait loi en la matière, la publication ne peut manquer de présenter un intérêt soutenu. (Librairie Brockhaus et Pehrsson).

Le *Secret d'Antoine*, de Paul Lacour, c'est le roman d'un jeune homme pauvre, Antoine Gueldry, supérieur à sa destinée par le mérite, la dignité de la vie, la valeur intellectuelle et morale, hanté d'un rêve de bonheur impossible. Sa mère seule a pénétré le mystère de cette âme fière, et ayant tout deviné dans la clairvoyance de sa tendresse maternelle, elle pousse son fils vers la démarche suprême, du lit même où elle agonise. Cette grande figure de mère héroïque est superbement peinte par M. Paul Lacour, qui est d'ailleurs l'auteur d'œuvres séduisantes comme *le Charme féminin*, *Seurette*, etc... Quant à l'ingénieur Gueldry il n'a rien des personnages convenus de Georges Ohnet; moderne par ses aptitudes par son éducation, par ses idées, il exerce, avec de beaux gestes et une noble fermeté, ses fonctions subalternes dans un milieu étroitement bourgeois. Il est tout à fait digne d'épouser la Princesse Charmante. Une bonne fée réalisera son vœu inavoué et c'est justice, ainsi que l'on dit au Palais. (Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>).

L'éditeur Stock vient de publier, dans une élégante et alerte version d'Albert Savine, un nouveau roman de Conan Doyle : *Les Recrues de Monmouth*, premier épisode de Micah Clarke. Ce récit romanesque, inspiré par la tentative de Monmouth pour renverser le trône de son oncle Jacques II, est un tableau complet de l'époque mouvementée qui précéda la Révolution de 1668. Le talent souple et si attachant de Conan Doyle y retrouve toute la verve de *John Harrison boxeur* et des *Mystères et Aventures* qui ont eu tant de succès ces dernières années. (Un vol. in-18 : 3 fr. 50.)

Le *Capitaine Micah Clarke*, le nouveau roman d'Arthur Conan Doyle que publie l'éditeur Stock en une brillante traduction d'Albert Savine, est la suite des *Recrues de Monmouth*. C'est toujours le même entraînement, la même verve, et le grand romancier va compter un succès de plus auprès de ses fidèles lecteurs.

Retracer à l'aide de renseignements le plus souvent inédits et toujours d'une indiscutable authenticité les scènes les plus dramatiques de notre histoire, en en faisant revivre avec un intense relief les acteurs principaux, c'est un sûr moyen de passionner la curiosité du lecteur.

Telle est la tâche qu'a entreprise avec un rare bonheur M. Marcel Frager en évoquant *A la barre de l'histoire* (Un vol., 3 fr. 50, lib. Hachette), les procès fameux — crimes civils et politiques — de cette période mouvementée qui s'étend de 1805 jusque vers la fin du règne de Louis XVIII.

L'extraordinaire aventure de la diligence de Rouen, de ses détresseurs et du policier secrétaire de mairie Licquet; l'échauffourée tragique et la condamnation du général Malet; l'assassinat du duc de Berry et le procès de Louvel; Paul Didier et la Conspiration de Grenoble; les curieuses figures de La Bédoyère, cette victime, de Cambonne, ce héros, forment les divers chapitres de cet intéressant volume.

M. Marcel Frager nous apporte le résultat de ses recherches personnelles sur ces divers points d'histoire qu'il a ainsi en quelque sorte renouvelés : grâce à son souci d'exactitude minutieuse et à son réel talent d'évocat, les lecteurs croiront revivre une à une toutes les émotions de ces jours tragiques.

*Moulaye Ali*, le roman de R.-H. de Vandelbourg, que vient de publier la Librairie Plon, pose un des plus troublants problèmes de la question algérienne. Jusqu'à quel point les Arabes se sont-ils adaptés à la civilisation française? Est-il souhaitable, au surplus, qu'ils abandonnent trop rapidement leur statut personnel? Moulaye Ali est un Arabe de Grande Tente. Elevé à la française, officier dans le Tell, épris d'une jeune Algérienne qui partage son inclination, toutes ces conditions d'existence et de milieu devraient contribuer à la prompt assimilation du jeune Arabe. Or, cela ne se produit pas. Moulaye Ali n'est pas seul. Les Français veillent; les Arabes aussi. Tandis que la société européenne répugne à l'admettre, sa famille s'inquiète de lui voir abandonner les traditions musulmanes. Tout cela s'oppose en un conflit poignant, quand, au retour d'une campagne prolongée au Touat, Moulaye Ali retrouve à Alger la jeune fille qui, influencée par les siens, a épousé

dans l'intervalle un Français. Mal mariée, elle devient la maîtresse de Moulaye Ali. Mais le bonheur des deux amants est court. C'est en eux-mêmes, c'est dans leur éducation et dans leur atavisme qu'ils découvrent peu à peu les raisons désolantes d'un antagonisme grandissant. Si bien que le jour arrive où, délaissé par sa maîtresse et renié par son père, Moulaye Ali doit constater son parfait isolement.

Une *Maison de Grenade*, le délicieux recueil de contes d'Oscar Wilde, nous est donnée dans une version inédite et nouvelle d'Albert Savine, par la librairie Stock. C'est un volume que tous les admirateurs de l'auteur du *Portrait de Dorian Gray* vont lire avec un plaisir délicat. (Un vol. in-18 : 3 fr. 50.)

Le troisième volume du *Théâtre d'Oscar Wilde*, qui vient de paraître chez l'éditeur Stock, contient en une excellente traduction d'Albert Savine : *Un Mari idéal* et *De l'importance du Sérieux*. Ces deux comédies, l'une sérieuse, l'autre gaie jusqu'à la folie, complètent l'œuvre dramatique du poète. (Un vol. in-18 : 3 fr. 50.)

L'échange des otages, *Thiers* et *Mgr Darboy*, d'après des documents inédits; *La Mission du grand vicaire Lagarde*, par Gustave Gautherot, docteur ès lettres, avocat.

L'heure n'est pas encore venue de raconter et de juger, avec la sérénité absolue qu'exige la science historique, le grand drame de la Commune. Il faut le recul des années, l'existence de générations nouvelles n'ayant aucun intérêt engagé dans l'évocation de ce passé trouble et sinistre. Notre tâche doit donc se borner à recueillir en abondance les documents, les témoignages contemporains. A ce titre, le livre de M. Gautherot est d'une importance capitale. Il contribuera à élucider un des incidents les plus tragiques de l'insurrection parisienne, la question des négociations ouvertes à Versailles par l'envoyé de Mgr Darboy, le grand vicaire Lagarde, pour l'échange des otages contre la délivrance de Blanqui. Le rôle de l'abbé Lagarde, ses nobles efforts pour arriver à une solution, la douloureuse impuissance à laquelle le condamneront le mauvais vouloir des politiciens et l'hostilité soudaine des événements, ont été jusqu'ici fort mal connus. La vérité est tout à fait différente de certains jugements passionnés qui ont été portés sur son attitude, sa fidélité à la mission qui lui avait été confiée, son silence en face d'accusations imméritées et sur les véritables sentiments du prêtre martyr. Elle apparaît cette fois sans nuage, elle éclate même avec toute la force de l'évidence.

Un volume in-16 avec un portrait et deux fac-similés. Prix : 3 fr. 50. — Librairie Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>, 8, rue Garancière, Paris, VI<sup>e</sup>.

Le *Capitaine Gerbaud (1773-1799)*, documents publiés et annotés par Maxime Mangerel avec deux portraits et un fac-similé.

Le capitaine d'état-major Gerbaud de Malgane eut une carrière courte et tourmentée. Il tomba sous les murs de Saint-Jean-d'Acre. Ses papiers, longtemps enfouis dans les archives de sa famille, à Guéret, viennent d'être enfin classés et mis au jour par l'un de ses petits-neveux. Son *Journal* est extrêmement curieux et constitue une source d'informations absolument originales pour l'histoire de la campagne d'Égypte. Ses lettres donnent des détails caractéristiques sur la vie des volontaires en 1791 et 1792 et sur leur valeur militaire au début de la période consacrée des « va-nu-pieds superbes ». Prisonnier en Espagne après la malheureuse expédition de Sardaigne, le volontaire creusois raconte, dans une correspondance d'un accent primesautier, débordante de patriotisme, ses déboires, ses tristesses, sa maladie. Plus tard, c'est l'occupation de Rome et nous apprenons par lui l'état exact de l'Italie après les victoires de Bonaparte; les souvenirs classiques se mêlent, sous sa plume, au ressentiment des injustices subies. Gerbaud est mort à vingt-cinq ans, au moment où la campagne d'Orient allait couronner ses espérances. Les notes qu'il a laissées sur tous ces événements, les confidences qu'il a transmises aux siens, nous font comprendre à distance la mentalité exacte et les moindres mouvements des armées improvisées de la République. A ce titre, ils forment un ensemble de témoignages digne de prendre place à côté des souvenirs de ces soldats heureux dont les récits sont des documents si précieux pour l'étude de l'Histoire.

Un volume in-8<sup>e</sup> écu. Prix : 7 fr. 50. Librairie Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>, 8, rue Garancière, Paris, VI<sup>e</sup>.

Paraît à la Librairie Stock, *Jours d'exil*, 1<sup>re</sup> partie, par Ernest Cœurderoy. (Un fort volume in-18. Prix 3 fr. 50.)

La destinée qui tourmenta Ernest Cœurderoy pendant sa vie fut plus cruelle encore pour son œuvre. L'homme connu l'exil, mais après sa mort, les circonstances semblent se concerter pour proscrire sa pensée et retrancher son nom de notre histoire. Ses ouvrages, publiés à Londres en 1854, furent interdits en France, et la famille de Cœurderoy, effrayée par la hardiesse inouïe de ses écrits, détruisit les volumes qu'elle trouva. De très rares exemplaires, conservés par de fervents admirateurs, subsistent encore, mais avec eux pouvait disparaître l'œuvre que nous faisons connaître.

L'injustice humaine arrache à ce solitaire des chants tragiques. A chaque page éclate, en un langage admirable, l'amour de la liberté, la révolte contre la société établie, et une audace de pensée qui anticipe et souvent dépasse nos conceptions les

plus modernes. Ainsi Cœurderoy, l'isolé, le poète, complète Proudhon et Bakounine.

M. Tancrede Martel a publié récemment chez l'éditeur Falque, à Paris, un volume : *Châteaux en Espagne*, où l'on retrouve la puissante verve, la vibrante psychologie, la couleur ardente et pittoresque qui caractérisent l'auteur de *Blancaflour*, de *Rien contre la Patrie* et de tant d'autres beaux romans. Ce nouveau livre se fait remarquer par la grâce des épisodes et l'intérêt de l'affabulation.

Les *Souvenirs de Roustam, Mamelouk de Napoléon I<sup>er</sup>*, parfaitement authentiques, et qui n'avaient jamais paru en librairie jusqu'ici, viennent d'être publiés par M. Paul Cottin avec une introduction et des notes. Ecrits en un style d'une naïveté amusante, remplis d'anecdotes inédites et typiques, accompagnés de documents curieux, ils constituent un volume d'une lecture attrayante et plein d'intérêt sur la vie intime de l'empereur et de son entourage.

Une remarquable préface de Frédéric Masson, de l'Académie Française, précède cet ouvrage.

(Librairie Ollendorff).

La Librairie Stock met en vente le tome XXI des *Œuvres Complètes* du Comte Léon Tolstoï (texte intégral). C'est la première, partie des Quatre Évangiles. Cette exégèse des Évangiles paraît pour la première fois en langue française. Elle fut écrite pour montrer que la doctrine chrétienne contenue dans les Évangiles n'a rien de commun avec la doctrine que l'Eglise enseigne. Léon Tolstoï écarte toute étude historique ou philosophique et recherche seulement, par l'examen du texte, le sens de la doctrine chrétienne qui est simple, claire et profonde, et répond aux besoins supérieurs de l'âme humaine.

Cet ouvrage, qui fut interdit par la censure russe, n'avait, jusqu'ici, été répandu qu'en manuscrits.

L'éditeur Bernard Grasset, rue des Saints-Pères, 61, met en vente : *L'Officier contemporain*, la démocratisation de l'Armée, 1899-1910, par le Capitaine d'Arbeux. (Collection des Études Contemporaines). L'auteur y étudie la lente infiltration, suivie d'un brusque assaut, des idées égalitaires dans l'armée qui était restée la dernière hiérarchie intacte dans la société démocratique actuelle.

Avec une rare compétence et une objectivité vraiment scientifique, le brillant officier a déterminé les causes et passé en revue les conséquences militaires, sociales et politiques de ce bouleversement d'un ordre établi par la Monarchie de juillet. Il a rempli tout à fait son but, qui était de mettre à la portée de tous les questions militaires, qui, extrêmement compliquées par elles-mêmes, inextricablement mêlées aux querelles politiques et religieuses des partis, exige une étude préparatoire, longue et rebutante.

En lisant cet ouvrage, le lecteur pourra se rendre compte combien il est urgent de remédier à un état de choses, qui, démilitarisant l'armée, inclinant les officiers vers le syndicalisme révolutionnaire, compromet la paix à l'intérieur et enlève au pays la certitude de la victoire.

*L'Œuvre Française en Tunisie*, tel est le titre de l'élégante brochure de propagande que M. Jules Saurin vient de tirer de son livre *Le Peuple français en Tunisie*, paru l'an dernier chez Challamel.

C'est un appel énergique qu'il adresse aujourd'hui à l'opinion publique en vue d'attirer l'attention des Français sur ces beaux pays d'outre-mer où, loin des discordes civiles qui nous divisent, nos compatriotes pourrissent à la bonne besogne de conquête pacifique et de progrès économique qu'il importe d'accomplir sans retard.

L'Afrique du Nord compte 900.000 Européens et 10 à 12 millions d'indigènes alors qu'elle pourrait nourrir 50 millions d'habitants : il y a là pour les jeunes et vigoureuses énergies un champ d'action qui s'ouvre tout grand à leur activité.

Français qui vous écraez dans les fonctions administratives, paysans qui végétez sur votre lopin de terre que vos fils vendront pour aller s'étioler dans la ville prochaine, allez vers ces nouveaux horizons. Vous y trouverez une vie rude sans doute, mais utile et saine et la bienfaisante terre d'Afrique vous permettra de voir grandir autour de vous les nombreux enfants qui sauvegarderont l'avenir de la race française.

Avec une émotion et une ironie savoureuses, Paul-Louis Garnier a raconté dans *P'tit Fi, l'enfant sans mère*, les tribulations d'un modeste chauffeur qui, abandonné de sa femme, doit élever tout seul sa fille, le « poulet » ainsi qu'il l'appelle.

Cette histoire d'enfant, pleine de pittoresques scènes d'intérieur populaire et de curieuses notations de psychologie enfantine, plaira parce qu'elle est écrite sans amertume et cependant sans optimisme trompeur. Il y a dans le même volume plusieurs autres nouvelles, qui sont d'un bel écrivain et d'un conteur au talent très personnel.

(Librairie Ollendorff.)

La Maison Hachette met en vente « *Præterita* ». *Souvenirs de Jeunesse*, par John Ruskin, traduction de M<sup>me</sup> Gaston Paris, préface de R. de la Sizeranne. — Un volume in-16, broché, avec un portrait de Ruskin par lui-même et un fac-similé de son écriture. (3 fr. 50.)

Ce livre fera mieux aimer Ruskin à ceux qui l'aiment, car il y a mis plus de lui-même que dans ses grands ouvrages. C'est toute une vie, ou du

moins toute une jeunesse racontée par le vieillard qui l'a vécue, ce sont les choses passées de cette vie : *Præterita*... Il faut savoir gré à M<sup>me</sup> Gaston Paris de nous avoir donné, dans une traduction littérale et littéraire à la fois, ce portrait, tout nouveau pour nous, de l'auteur de *Modern Painters*... Il est révélateur et, même si l'on n'a rien lu encore de Ruskin ni sur Ruskin, il est attirant. Car la parfaite sincérité du narrateur est évidente et les souffrances ou les émotions d'une âme impressionnable à l'excès, ses puérilités mêmes nous intéressent toujours, dès que la vraisemblance en est certifiée et garantie par la seule chose qui certifie et garantit la vérité d'un portrait dont on n'a pas connu le modèle : la vie.

Une légende à laquelle Lamartine lui-même n'est pas étranger, le montre comme un adolescent studieux et mélancolique, n'ayant pas à vingt ans d'autre horizon que les collines sauvages de son humble et bienaimé Milly.

Pour poétique que soit cette image, elle ne manque pas d'une certaine inexactitude et c'est ce que M. Pierre de Lacretelle vient d'établir en publiant un volume sur *Les Origines et la Jeunesse de Lamartine (1790-1812)* (Hachette). — Cet ouvrage s'appuie sur des documents nouveaux tels que la version originale du fameux *Manuscrit de ma Mère* où la vie intime du poète est relatée au jour le jour par le témoin bien placé et scrupuleux que fut M<sup>me</sup> de Lamartine de la jeunesse quelque peu orageuse de son fils.

Après une étude très nourrie sur les familles dont descend Lamartine et qui met au jour ses curieuses parentés avec les Bonaparte, les Chateaubriand, les Malesherbes, les ducs de Gramont, les Tocqueville et les Grimod de la Reynière, M. Pierre de Lacretelle suit l'enfant, pas à pas, pourrait-on dire, de sa naissance à sa vingt et unième année. Il le situe dans son décor, son milieu, tire de l'ombre certaines figures qui jouèrent un rôle important dans son adolescence, comme celle de l'énigmatique abbé Dumont dont la vie malheureuse servit de thème à Jocelyn. Il nous montre Lamartine de quinze à vingt ans, non pas d'après le portrait conventionnel qu'il s'est plu à tracer de lui-même dans les *Confidences*, mais d'après ses lettres, les notes intimes de sa mère, qui témoignent au contraire d'un état d'âme moins idyllique et moins paisible, sans doute, mais autrement humain. Au milieu des conflits parfois violents qui surgissent entre un jeune homme avide d'indépendance, chimérique, insatiable, et une famille formaliste, on voit se dégager peu à peu la personnalité du futur poète des méditations, et l'on assiste au premier éveil de la pensée, dans ses extases religieuses au collège de Belley, au premier frisson du cœur, dans ses romantiques amours avec la jeune M<sup>lle</sup> Pommier.

Ces pages qui résument la véritable jeunesse du poète, puisque de 1812 à 1820 il ne connaît plus désormais que de douloureuses crises morales dont il sortira mûri et désabusé, nous révèlent un Lamartine presque inconnu, avec ses troubles, ses doutes et ses impétueux revirements : elles sont en même temps, par leur documentation abondante, une importante contribution à la biographie du poète, pour une période de sa vie encore assez obscure et qui méritait pourtant d'être éclairée.

M. André Maurel est tout ensemble le chantre, l'historien et le peintre des petites villes d'Italie. Les trois livres qu'il leur a déjà consacrés, et dont l'un fut couronné par l'Académie française, ont remporté auprès de lecteurs émus, charmés par un tel art d'évocation et une si généreuse sincérité, le plus vif succès. Le dernier tome, très attendu, ne manquera pas de rencontrer une égale faveur.

Il traite de la Calabre et de la Sicile; par son sujet même, il est le plus rare et le plus précieux de la série. On ne connaît pas assez la Calabre : on l'a un peu délaissée depuis Paul-Louis Courier. M. André Maurel rend à cette terre sauvage, à ses habitants rudes et pourtant colorés, à Cosenza et à ses rochers, à Paola, leur valeur pittoresque.

Quant à la Sicile, on ne sait pas toute la beauté de cette île baignée de clarté méditerranéenne. Goethe a dit : « L'Italie sans la Sicile ne laisse aucune image dans l'esprit. C'est la clef de tout. » Suivons M. Maurel : l'image apparaît, l'île, ses cités, ses ruines se détachent sur un fond merveilleux de légende mythologique ou d'histoire, et nous sommes vite conquis. Voici Messine, la blonde Messine, toute palpitante de ses blessures affreuses; Taormina, environnée de fleurs; Catane, l'Etna, Syracuse, aimée d'Apollon; Agrigente; Palerme, ville grecque, ville arabe, puis ville normande avec Robert Guiscard; Monreal; Solunte; Cefalu; Segeste; Selinunte, Marsala, Trapani... Dans la pierre des églises, l'art des Normands qui apportèrent en Sicile leur forme gothique et l'agrément d'arabe et de byzantin, partout se révèle, et dans les paysages palpite l'âme voisine de Virgile et d'Ovide. (Librairie Hachette.)

Je ne voudrais pas terminer sans dire tout le plaisir que j'ai trouvé à lire dans l'excellente traduction de M<sup>me</sup> E. L. Okrent, les *Contes Russes* de Nicolas Wagner. Ce sont des petites histoires écrites je crois pour les enfants, mais où il y a tant d'art et de talent, tant d'observation réelle, tant de vie, tant de relief et tant de pittoresque naturel et sans effort, que je n'ose pas dire ce qu'il faudrait penser d'un adulte qui n'y trouverait aucun plaisir.

J. M.